



HENRI FERRAND

BELLEDONNE
ET LES
SEPT-LAUX

Montagnes d'Uriage et d'Allevard

Couverture ornée de 200 gravures

IMPRIMÉES EN PHOTOTYPIC

GRENOBLE

ARISTIDE GRATIER & Co

Belledonne

et les Sept-Laux

Hemi FERRAND

Belledonne

ET LES

Sept-Laux

Montagnes d'Uriage et d'Allevard

OUVRAGE

ORNÉ DE 220 GRAVURES

IMPRIMÉES EN PHOTOTYPE

GRENOBLE

ALEXANDRE GRATIER & C^e, LIBRAIRES-ÉDITEURS

1901

AU LECTEUR

Nous venons aujourd'hui donner un second volume à cette description de notre pays qu'ont inaugurée les Montagnes de la Chartreuse. Des cimes de l'Aup du Seuil et de la Dent de Crollas, notre regard s'était nécessairement posé, au delà de la luxuriante vallée du Graisivaudan, sur les pics et les dentelures de cette superbe chaîne des Alpes dauphinoises, qui forme l'autre montant de ce portique du Dauphiné.

C'est donc à elle que, par une liaison toute naturelle, nous nous attachons maintenant, et nous espérons offrir à nos lecteurs un sujet d'attraction qu'ils ne trouveront pas indigne du premier. Les tableaux y sont heureusement renouvelés et modifiés, la montagne et le paysage changent de nature: la roche calcaire cède la place aux soulèvements granitiques, les cimes modestes et arrondies s'effacent devant les fières aiguilles du gneiss, et le spectacle de la haute région, grandiose et sauvage, va s'imposer à notre esprit avec plus de rudesse que les pastorales de la Chartreuse.

Mais dans un cadre si différent, nous allons trouver aussi des scènes bien différentes. Si le montagnard des Alpes dauphinoises est aussi volontiers agriculteur et bûcheron que son voisin de la Chartreuse, il s'est vu plus que lui envahir par les progrès de l'industrie: ce ne sont pas seulement des scieries qu'actionnent les cours d'eau plus importants et plus réguliers, de toutes parts nous voyons les usines s'établir sur leurs bords, leur force se changer en énergie électrique distribuée à grande distance, et leurs réservoirs lointains aménagés et régularisés devenir la mine inépuisable de la

houille blanche qui nous rassure sur l'avenir. L'histoire même de ces régions si voisines se rapporte à des idées toutes opposées : nous avons vu le passé des montagnes de la Chartreuse se confondre pour la plus grande partie avec celui de cet Ordre de moines silencieux et bienfaisants qui en a pris le nom. Ici, au contraire, c'est la guerre, c'est le heurt des passions et des gloires humaines qui va à toute époque faire retentir nos échos, et nous passerons successivement des victoires de l'évêque Izarn sur les Sarrazins, aux interminables luttes des Alleman et des Aynard, au berceau de Bayard, le guerrier sans peur et sans reproche, et à l'omnipotence de Lesdiguières, le capitaine aussi heureux qu'habile que ses convictions successives élevèrent aux plus hautes dignités.

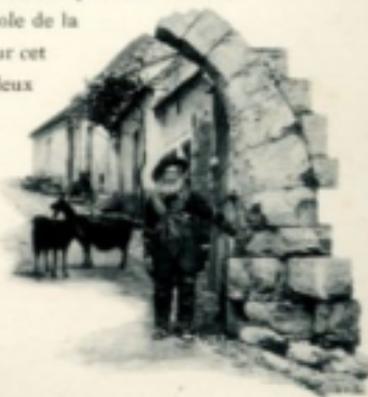
D'un côté la paix et la prière, les vertus humbles et contemplatives, de l'autre l'amour de la patrie, la défense du sol natal, l'action ardente et sans répit : ce sera pour notre beau pays un nouvel aspect, un coloris tout autre, mais la grande et sublime nature en formera toujours le véritable sujet, et c'est sur elle que nous comptons pour éviter toute déception au lecteur.



AVANT - PROPOS

La première chaîne des Alpes dauphinoises, qui borde à l'Est la riante vallée du Grésivaudan, et qui forme comme un rideau séparant les plaines fertiles de l'Isère des âpres solitudes de la Maurienne et de l'Oisans, est la montagne grenobloise par excellence. Ses pics hardis et ses glaciers étincelants servent de couronne à la prospère ville des Trois Roses : elle en est inséparable, elle fait corps avec elle dans la première impression qu'en perçoit l'étranger au sortir de la gare. Aussitôt que les constructions de la cité grandissante frappent ses regards, aussitôt qu'il entrevoit le clocher de Saint-André, ce palladium et ce symbole de la vieille ville, ses yeux se portent en même temps sur cet encadrement de fières cimes qui en sont le merveilleux décor, et les dentelures de la Grande Lance deviennent dans son souvenir partie intégrante de Grenoble.

Pour les touristes habitués aux vastes horizons des plaines, la ville touche à la base de ces noirs géants ; ceux qui sont plus familiers avec l'optique des montagnes admirent la hauteur de ces cimes qui se profilent sur un si grand





La plaine de Grenoble.

angle du méridien : tous se sentent à première vue intéressés par ce tableau incomparable qui a valu à notre ville le surnom de Reine de l'Alpinisme. Mais si cet intérêt éveille dans l'âme de nos visiteurs quelque curiosité, s'ils veulent en chercheurs se rendre un compte un peu détaillé de ce qui a frappé leur vue, la satisfaction de ce sentiment si naturel n'est pas toujours facile. Nous sommes, hélas ! si indifférents à ces beautés sur lesquelles nous blase l'accoutumance, que peu de nos concitoyens peuvent leur fournir le renseignement demandé : il faut recourir à des livres spéciaux, fouiller des guides, souvent trop complets pour être facilement consultés, et la plupart du temps, emporté par la fièvre du voyage, l'étranger s'éloigne n'ayant appris de sa chère vision qu'un nom générique, un nom d'ensemble : Belledonne.

Mais, il faut le reconnaître, il est fait à souhait pour s'imposer au souvenir, ce nom euphonique, sonore et ronflant comme une canonnade,



Chaîne de Belledonne, vue de Saint-Pancrace.

gracieux et doux comme le génie mystérieux des Alpes. Quelle poésie délicate hantait l'âme de nos robustes aïeux pour les conduire à saluer ainsi la haute cime de ces monts: Belle dame! Belladonna!... Et de fait, soit qu'on la contemple se dressant droite et fière au-dessus de la blancheur du Glacier de Freydane, soit mieux encore que des contreforts des Rousses elle apparaisse comme nimbée d'une robe flottante, la cime majestueuse qui domine toutes les autres ressemble à une grande et noble dame, entourée de ses vassaux.

C'est à elle, à la pointe superbe, que s'attache en propre le nom de Belledonne, mais l'habitude l'a peu à peu étendu à toute la chaîne, et bien que, dérobée à nos yeux par quelques-uns de ses principaux satellites, elle ne se puisse apercevoir de Grenoble même, on n'en désigne pas moins communément sous le nom de Belledonne le plus haut pic de l'horizon, comme aussi toute la longue chaîne dont il est le joyau.

C'est à faire connaître cette magnifique région que nous voulons nous attacher maintenant; et tout d'abord il faut en signaler une particularité

intéressante. Constituant un des replis primitifs du façonnement des Alpes, la chaîne de Belledonne est dans son ensemble légèrement infléchie en arc de cercle suivant la direction générale du soulèvement alpin. Cette orientation spéciale de sa charpente a pour effet singulier de la développer toute entière aux regards de l'observateur.

A bonne distance pour en être scrutée dans tous ses plans, dans tous ses moutonnements successifs, notre chaîne déroute aux yeux des Grenoblois une perspective ininterrompue. Du quai Xavier-Jouvin, la promenade favorite en hiver, des pentes de Rabot, ou mieux, du belvédère du Mont-Jalla, on en découvre toutes les crêtes, toutes les vallées, tous les rocs, depuis les Grands-Moulins jusqu'à la Croix de Chamrousse, au signal de Mont-Sée et à Taillefer. Il n'est pas de ville en Europe, même de bien moindre importance, qui puisse rivaliser avec Grenoble pour le merveilleux décor qui l'entoure, pour l'admirable panorama qui s'étale autour d'elle, ni trop près pour l'étouffer, ni trop loin pour s'écraser à l'horizon, et de cette splendide parure le joyau le plus étincelant, le plus harmonieux de formes, le plus délicatement nuancé est sans contredit notre chaîne de Belledonne.

Les couchers de soleil surtout lui

font une incomparable auréole, soit que par un beau jour d'hiver ils habillent ses neiges d'une teinte rose pâle si douce et si fragile, soit qu'en été ils empourprent de tons violents ses reliefs durement accusés. C'est alors que le spectacle atteint l'apogée de sa gloire. On a beau être accoutumé à ces jeux de la lumière, on a beau être blasé par l'habitude sur les merveilles de notre pays, quand au détour d'une rue ces perspectives brillamment illuminées s'imposent à notre attention, on fait malgré soi trêve aux pensées ordinaires, aux préoccupations de la vie, et on se prend à songer à ces montagnes si proches et cependant inconnues de la plupart, on se demande ce qu'elles renferment et ce qu'elles produisent, et bien souvent



Que c'est beau !

on demeure à les contempler jusqu'à ce que peu à peu les reliefs s'effacent, les couleurs s'éteignent, et que la tranquille majesté de la nuit vienne les changer en une grise et monotone barrière.

Que de fois j'ai suivi sur leurs flancs les effets de l'ombre croissante qui mettait graduellement en évidence telle arête secondaire ou tel vallon des régions supérieures ordinairement écrasés par la pleine lumière ! Que de fois aussi les neiges capricieuses, les brouillards errants ont souligné à mes yeux tel détail de structure que l'uniforme éclairage ne laissait pas pressentir auparavant ! Et souvent cette révélation d'un instant devenait le prétexte d'une de ces bonnes et salutaires journées de montagne, employée à aller vérifier sur place l'incident momentanément entrevu. En toutes saisons, à toute heure, il m'a été donné d'éprouver la beauté de cette grandiose nature, et jamais la montagne n'a fait faillite à mon enthousiasme. De la cabane des bergers de la Pra, aujourd'hui remplacée par un confortable hôtel, comme du chalet des Sept-Laux ou des refuges des Rousses, j'ai admiré la pâle clarté de la lune donnant aux grands rochers une allure fantastique ; sur les sommets altiers, j'ai contemplé les cimes incendiées par l'aveuglante lumière de midi ; dans les forêts, j'ai goûté la mélancolique douceur des aurores ou des crépuscules ; toujours et partout la nature alpestre s'est montrée pour moi attirante et charmeuse, grandiose et superbe, toujours j'y ai goûté un plaisir indicible, et ce plaisir je le retrouve encore en m'efforçant de la décrire.

Mais la montagne est si bien l'image de la vie, elle est si complète qu'à sa charmante poésie vient toujours s'allier une prose robuste et positive. Pour la faire comprendre et préciser le cadre dans lequel étincellent ses beautés, il est nécessaire d'entrer dans quelques détails matériels de structure et d'organisation.

Pour qui regarde avec attention les cartes qui la représentent, cette chaîne des Alpes dauphinoises se compose de deux arêtes bien distinctes, de deux plissements latéraux de l'écorce terrestre qui se chevauchent et s'imbriquent dans une certaine portion. Lorsqu'on contraire on la regarde en face, on la voit se diviser en deux parties nettement tranchées, en deux massifs séparés par une large et profonde échancrure. C'est naturellement

cette manière de voir qui l'a emporté dans la terminologie, et qui fait distinguer dans notre chaîne le massif d'Allevard plus au Nord, et le massif de Belledonne plus au Sud. Nous nous en inspirerons dans notre étude, et nous aurons à scruter d'abord la région de Belledonne, la plus près de Grenoble, qui a pour principal centre la coquette station thermale d'Uriage, et ensuite les montagnes d'Allevard qui rayonnent tout autour de cette autre ville d'eaux. Ne faisant ici ni un guide, ni une étude topographique, nous ne nous attarderons pas à donner par le menu le détail des pics, des arêtes, des ruisseaux et des villages de nos deux massifs, et nous présentons à l'avance nos excuses aux chercheurs de minuties qui nous trouveront incomplets. C'est par les grandes lignes que nous entendons esquisser notre tableau, et notre but sera rempli si d'une faible notion d'ensemble nous pouvons faire ressortir un peu du charme et de la beauté de cette région dauphinoise.





Grenoble et les Alpes dauphinoises.

I

LA VALLÉE DU GRAISIVAUDAN

Son origine, sa fertilité et sa beauté. — Les deux rives de l'Isère et leurs centres principaux. — Les chemins de fer. — Les tramways d'Uriage et d'Allevard.

Au pied de notre chaîne des Alpes dauphinoises, mollement allongée entre ses contreforts inférieurs et les premières assises des montagnes de la Chartreuse, s'étend la fertile et riante vallée du Graisivaudan.

D'où vient ce nom, que l'on écrit parfois aussi Grésivaudan ? Entre les savants étymologistes, la longue et âpre controverse n'est pas tranchée ; le celtique s'y mélange au latin, et le fameux *crag*, qui doit signifier rocher et même rocher blanc, viendrait en faire la *Vallée aux Roches-Blanches* ; d'autres, constatant que c'est la vallée où se réunissent l'Isère et l'Arc, qui prennent leurs sources dans les Alpes Graies, seraient tentés d'y voir la *Vallée des Alpes Graies*, etc. Pour nous, si nous considérons que le terme *Grasivodanum* (qui fit Grisevoudain en 1358) n'apparaît qu'au XIII^e siècle, et qu'auparavant cette région se trouve désignée dans toutes les chartes sous le nom de *Gratianopolitana pagus* ou *comitatus*, nous inclinons à y voir tout simplement une corruption de Gratianopolitan, avec les mutations du *p* en *v* et du *t* en *d* si familières à ces dégénérescences : Graianovolidan, Graianovodan, Graisevodan, Graisivaudan.

Le Graisivaudan propre s'étend exactement entre les montagnes de la Chartreuse et les Alpes dauphinoises, depuis Montmélian jusqu'à Grenoble, ou plus limitativement encore, depuis le confluent du Bréda avec l'Isère jusqu'au confluent du Drac. La partie inférieure et divergente de la vallée de l'Isère depuis Grenoble jusqu'à Tullins, a reçu, par une extension peut-être abusive, le nom de Bas-Graisivaudan, et la partie supérieure qui en continue l'aspect et la largeur jusqu'à Albertville et au confluent de l'Arly, n'a pas de nom spécial.



Bords de l'Isère.

De tous temps on a vanté la beauté et la richesse de la vallée du Graisivaudan. Louis XII l'a appelée « le plus beau jardin du tant beau pays de France. » Un de nos plus sympathiques écrivains du terroir, qui la connaissait bien, pour y être né et en avoir élevé les enfants, a dit : « La vallée du Graisivaudan, une des plus belles de la terre. » Et voici ce qu'en pense un homme qui n'est pas un enfant du pays et que sa connaissance de la géographie universelle rend exceptionnellement compétent, Onésyme Reclus, dans le poème qu'il a chanté à la gloire de la France, *Le plus beau royaume sous le ciel* : « Il se peut qu'il n'y ait pas de vallée française plus opulente que ces deux rives de l'Isère, avec leurs moissons, leurs mûriers, leurs noyers géants, leurs vignes enlacées à l'arbre et d'un



Un trucheur

« bon vin, car le val, ouvert au Sud-Ouest, est bien
« une vallée, fort ample même, non pas une gorge,
« et il a sa part des effluves chauds et lumineux. Il
« n'en est certainement pas d'aussi grandiosement
« belle, entre sa Grande-Chartreuse au couchant, sa
« montagne de Belledonne au levant, et avec le
« merveilleux contraste de l'une à l'autre. » Il n'est
pas jusqu'à la plume enfielée de Beyle (Stendhal),
qui ne s'estasia sur les merveilles de la vallée de
l'Isère, dans ses *Mémoires d'un touriste*.

L'admirable fertilité de cette terre où depuis
des siècles pas un centiare n'est laissé en friche tient
à son origine lacustre. Pendant des siècles géolo-
giques, le Graisivaudan fut un vaste Léman où l'Isère,
l'Arc, la Romanche et le Drac venaient déverser le
limon qu'ils arrachaient à leurs bassins d'origine.
Leur travail le nivela si bien, qu'étant à 266 mètres
d'altitude à Montmélihan, à 256 mètres à Pontcharra
et à 212 à Grenoble, la vallée ne s'abaisse que de 54 mètres dans un parcours
de 50 kilomètres. Parcelles de schistes, de grès houillers, de feldspath et de
calcaire s'agglomérèrent en un humus d'une richesse inouïe, et quand la
trouée de St-Marcellin vint offrir aux eaux un écoulement et assécher ce vaste
réservoir, le fonds uni et fécondé par ces apports se couvrit d'une exubé-
rante végétation, au milieu de laquelle continua à serpenter la bienfaisante
rivière. Puis la main de l'homme vint défricher ce sol si bien préparé par
la nature et l'astreindre à fournir la moisson annuelle ; elle endigua l'Isère
dont les fantaisies torrentueuses étaient parfois incommodes, et le travail
acharné du laboureur morcela la plaine en cet infini damier qui émerveille
les regards.

Un pays si fertile ne peut manquer d'être riche et prospère. Aussi la
vallée est-elle l'une des plus peuplées de France, et les bourgs, les villages,
les hameaux, entrecoupés çà et là de belles villas et de châteaux, y for-
ment-ils une suite ininterrompue !

Comme par surcroît, notre chaîne de Belledonne y déversant sur sa rive gauche le tribut régulier de ses eaux, des usines de plus en plus nombreuses ont mis à contribution ces forces de la nature : de nos jours on va jusque dans ses replis les plus reculés recueillir la fameuse « houille blanche », et de grandes manufactures, de gros bourgs industriels émaillent ce côté de la vallée, tandis que la rive droite demeure plus spécialement agricole. La démonstration la plus claire de ce travail, de cette prospérité et de cette richesse se trouve dans l'exigence croissante des moyens de communication. Dès les premières années du XIX^m siècle, deux bonnes routes traversaient la vallée dans toute sa longueur, desservant chaque village sur l'une et l'autre rive : l'une, celle de droite, reliant Grenoble à Chambéry par les populeux villages de la Tronche, faubourg de Grenoble, de Meylan, Montbonnot, S-Iamier, renommés pour leurs vins ; de Bernin, Crolles, Lambin, la Terrasse, aux plantureuses mois-



Usine de Lancy.

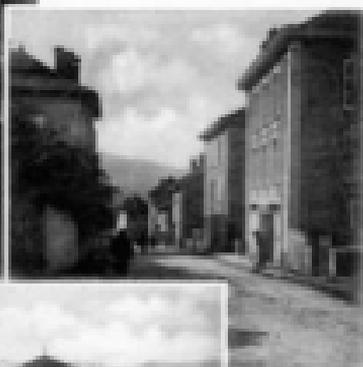
sons ; du Touvet, dominé par le château des de Marcieu ; de Barraux, flanqué de son fort, sentinelle sur l'ancienne frontière de Savoie, et de Chapareillan et des Marches où la vigne reprend son empire ; — l'autre, sur la rive gauche, au pied des Alpes dauphinoises, traversant d'abord la plaine pour conduire de Grenoble à Gières, la première agglomération assise sur le Sonnant, puis comptant successivement Domène, gros bourg sur le Doménon, l'éparpillement de Lancy, Villard-Bonnot, Brignoud, Frogès, un des débouchés de la montagne, Tencin, avec le château des Monteynard, l'opulent Goncelin, jadis l'accès d'Allevard, Pontcharra qui

se drape dans le souvenir de Bayard, et Montmélian enfin, l'ancienne forteresse rivale de Barraux, la vigie des ducs de Savoie.

Jadis, entre les vieux ponts de Grenoble et de Montmélian, des bateaux ou des bacs suffisaient seuls aux communications des deux rives ; mais peu à peu, on vit s'établir les ponts de Domène, de Lancey, de Brignoud, de Tencin, de Goncelin, du Cheylas-la-Buissière, de Pontcharra, témoins de la circulation intense nécessitée par les foires et marchés où s'échangeaient

les récoltes et produits de cette ruche laborieuse.

Route de Gières.



Goncelin.



Villard Bonnet.



Près Pontcharra.

Et maintenant sur chaque rive c'est un chemin de fer :

celui de la rive gauche est même doublé de Grenoble à Domène, et deux lignes de pénétration, l'une de Gières à Uriage et à

Virille, l'autre de Pontcharra à la Rochette et à Allevard, viennent raccorder aux grandes voies les populations des contreforts de la montagne !



Grenoble, vu de la Gare.

Car du côté de Belledonne c'est insensiblement que se relève la chaîne, et la montagne ne surgit pas brusquement par d'abrupts ressauts. Aussi engageante à l'accès que séduisante à l'œil, elle se hausse insensiblement de gradins en gradins, de telle sorte qu'il est bien souvent difficile de voir où finit la plaine, où commence la montagne, d'autant plus que chaque torrent — et ils sont nombreux — a par ses apports formé un cône de déjections, plus ou moins prononcé, qui constitue un premier échelon de nature à ménager la transition.

Les deux lignes de pénétration qui sont venues se greffer sur le chemin de fer du Grésivaudan, correspondent précisément aux deux divisions qui s'imposent à notre chaîne des Alpes dauphinoises, l'une desservant Uriage, la capitale du massif de Belledonne, avec raccordement sur Vaille

— et l'autre arrivant à Allevard au centre des montagnes des Sept Laux, avec embranchement sur la Rochette.

Depuis de longues années prévu, espéré, esquissé même, le tramway d'Uriage a enfin triomphé de sourdes coalitions d'intérêts mal entendus, et il a vu le jour en 1894, grâce aux intelligentes initiatives de la Compagnie des voies ferrées du Dauphiné.

Cette ligne se suffit à elle-même, en ce sens qu'elle n'emprunte rien au puissant chemin de fer P.-L.-M., si ce n'est une pénétration dans sa grande gare de Grenoble. Elle part donc en réalité de la gare P.-L.-M., mais sa gare principale est au centre de la ville, au square des Postes, d'où, après un assez long parcours urbain, elle s'élance pour traverser la plaine en droite ligne, et venir au hameau de la Galochère se ranger au pied des premiers coteaux. Là, commence la montée du cône de déjections du Sonnant. Ce trajet, rapidement fait (un kilomètre à peine), fournit au voyageur un admirable coup d'œil : d'un côté, c'est la trouée de Voreppe, à gauche de laquelle la silhouette des montagnes d'Autrans esquisse un profil de Napoléon couché ; en face, c'est le massif de la Chartreuse, se présentant par ses abrupts, avec la tête de Chamechaude regardant par-dessus les escarpements du S'-Eynard ; à droite enfin, la perspective de la vallée du Graisivaudan, argentée par les méandres sinueux de l'Isère, et dominée par l'obélisque hardi de la Dent de Crolles, et, tout près, la verdure reposante des châtaigneraies qui escaladent les bas coteaux : c'est une magnifique initiation aux merveilles que réserve la montagne.

Parvenu à Gières, riante bourgade parsemée de villégiatures, la ligne d'Uriage abandonne la vallée du Graisivaudan et s'insinue dans la coupure que le Sonnant a patiemment usée dans les premiers renflements, entre la belle colline des Quatre-Seigneurs, au Sud, et les mamelons de Venon et de Combeloup, au Nord. De droite et de gauche, des pentes rapides tapissées de bois taillis plongent jusqu'au ruisseau et jusqu'à la route, dont le tramway a emprunté le trottoir, et sur laquelle, par les beaux jours d'été, roulent d'innombrables voitures que le train croise ou dépasse ; puis, après

le village de Sonnant, première escale des baigneurs moins prodigues, un détour de la gorge fait subitement jaillir en plein ciel l'imposant château des Alleman : on arrive à la gare d'Uriage (407 m. d'altitude) au milieu d'un paysage enchanteur et dans le brouhaha des voitures d'hôtels, des



Vue de Gières.

cochers et des portefaix, attirail inévitable d'une station thermale élégante et fréquentée.

Ouverte seulement en 1896, la ligne d'Allevard a pour point de départ la gare de Pontcharra du chemin de fer P.-L.-M., à l'autre extrémité de notre Graisivaudan.

Très analogue à la précédente — et cela se comprend dans le même pays — cette ligne commence aussi par traverser la plaine dans une de ses parties les plus fertiles, en courant de la gare au bourg même de Pontcharra, assis sur les deux rives du Bréda, au pied des coteaux qui conservent encore les ruines du château de Bayard. Populeux, usinier, portant par

les fils de trique et les la marque plus récents ce gros moins une paisible, au milieu de gement sage du croisement qui forment un vaste abondant le soleil, et tains points ville. Il a



Restes du Château Bayard.

bryons de quais, et comme une minuscule réduction du Pont-Neuf, le pont de la route de Chambéry présentait à l'aval sur le torrent un terre-plein où naguère se dressait une statue équestre de Bayard enfant. Malheureusement

cette statue n'avait du bronze que la couleur; de même que les remparts de Ninive, sa terre plus ou moins cuite n'a pas su résister aux injures du temps, et entre le souvenir de celle qui fut, et l'espoir de celle que promet une souscription paresseuse, l'image du grand capitaine reste à l'état d'ombre bienfaisante dans la mémoire de ses concitoyens.

Au sortir de Pontcharra, le tramway, empruntant une route récente, remonte le cours du Bréda dans l'étroit corridor que celui-ci s'était frayé entre



Fenêtres anciennes de la pièce où naquit Bayard.

les coteaux du Rillan et de la Chapelle-Blanche au Nord, et les assises plus larges de Bramefarine au Sud. En certains endroits, le puissant cours d'eau, qui débite plusieurs milliers de litres à la minute, paraît complètement à sec : c'est qu'il est capté par d'énormes conduites, pour l'alimentation des usines qui transforment en énergie électrique cette force régularisée et constante.



La Rochette.

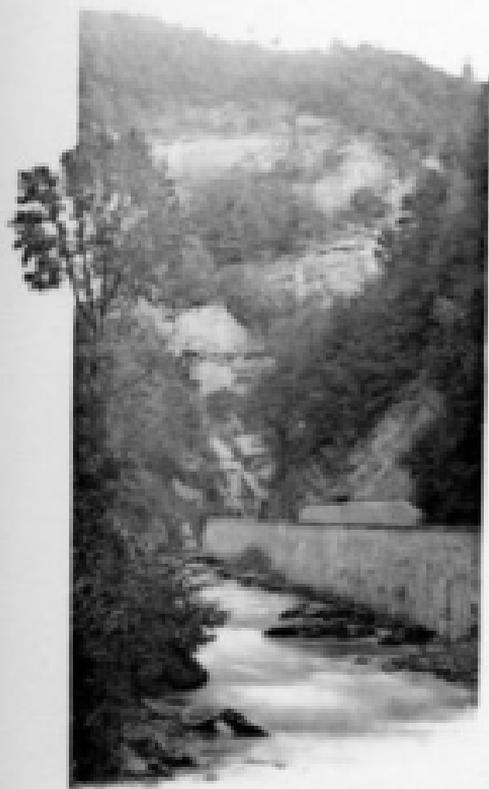
A six kilomètres de Pontcharra, on entrevoit un instant sur la gauche une belle plaine, fertile et prospère, où la petite ville de la Rochette constitue le centre important d'une région vinicole : un embranchement de trois kilomètres la dessert, et se sépare de la ligne principale au milieu des vergers de Détrier, à deux pas du gracieux lac Saint-Clair. Le tramway d'Allevard s'infléchit au contraire au Sud, et, suivant toujours le Bréda, pénètre en le traversant dans les grandioses gorges de l'Yret, véritable trait de scie ouvert par le torrent dans les premières assises de la montagne, et qui a détaché la croupe de Bramefarine de la colline d'Arvillard. Dans

cet étroit et profond défilé, où pruntent les rails a dû être lement, la lumière du soleil ment, l'écume du Bréda constante, et, avant les travaux de proie étaient les seuls êtres qui animassent le labyrinthe de verdure et de mousse dont se recouvrait la coupure des rocs.

Le fracas du torrent redouble, et la paroi opposée s'entrouvre pour donner passage à un affluent non moins fort, non moins impétueux que le

Bréda : c'est le Bens qui lui apporte le tribut de ses eaux dans un site d'un pittoresque achevé, puis, tout-à-coup les murailles s'écartent, on débouche dans la riante vallée d'Allevard, réduction parallèle de celle du Graisivaudan, et passant au-dessous de la Chapelle du Bard et du Moutaret, on arrive bientôt à 475 m. d'altitude à la station d'Allevard-les-Bains, tête de ligne du tramway.

Uriage et Allevard, les deux stations thermales auxquelles on arrive si facilement, seront donc nos deux points de départ principaux pour la visite de nos Alpes dauphinoises, et nous en verrons s'irradier les trajets d'excursions dans tous les replis du massif. Nous aurons aussi, au cours de nos promenades, l'occasion de



Gorges de l'Yren.

donner un plus ample coup d'œil à ces débouchés des vallons secondaires qui sont Domène, Lancey, Brignoud, Tencin, et par eux de revenir encore à cette merveilleuse vallée du Grasisvaudan, mais nous avons dès à présent fait suffisante connaissance avec elle, et nous avons hâte de pénétrer plus intimement dans la montagne à laquelle elle forme un si radieux préambule.





II

URIAGE-LES-BAINS

Ses transformations. — La famille de Saint-Ferriol et le château des Alleman. — Viçille et le château de Lesdiguières.

Les eaux thermales d'Uriage et leurs propriétés dermatologiques ont été connues des Romains, dont le génie pratique avait parfaitement su reconnaître et exploiter toutes les richesses locales d'un pays dans lequel leur domination avait été complète et prolongée.

A plusieurs reprises, des fouilles dues au hasard des constructions nouvelles avaient mis à jour des restes de constructions romaines, une portion d'aqueduc, des piscines, un hypocauste, des *ex-voto*, etc.

Récemment reprises sur un plan rationnel, les recherches ont permis de découvrir une nouvelle piscine avec gradins dont les murs sont encore très bien conservés, et l'on voit se dessiner l'organisation des thermes antiques qui, situés à peu près exactement à la même place que l'établissement actuel, s'étendent jusque sous les murs de l'Ancien hôtel.

Mais ces agréments d'une civilisation raffinée ne lui avaient pas survécu.





Probablement détruits par les barbares, les thermes avaient vu leurs ruines envahies par la végétation disparaître peu à peu sous les alluvions torrentielles qui se déposaient surtout à l'entrée de la gorge étroite du Sennant, et durant le moyen âge et les temps modernes, il n'est plus question d'Uriage que par le château des Alleman et par l'église de S-Martin d'Uriage, *Ecclésiæ de Oriatico*. Au commencement de ce siècle, le vallon qui s'étend au pied du château d'Uriage n'était qu'une sorte de marais ; pourtant la tradition de sources aux vertus curatives s'étant perpétuée dans l'esprit des populations environnantes, des paysans venaient de temps en temps se baigner dans une eau fangeuse au pied du coteau.



Statuettes romaines.

« tiers environ du tertre
« teau du seigneur de cette
« ravin que l'on voit sour-
« dont je vais m'occuper.
« rein (*sic*) marécageux,
« au milieu de la croupe
« mine le village... » Le
analyse des eaux de la
l'usage pour les maladies

Mentionnées au nombre des eaux minérales et salutaires par le dictionnaire de Guy Allard, les eaux d'Uriage attirent en 1783 l'attention du docteur Nicolas qui, dans son *Mémoire sur les Epidémies* (1786), nous les décrit ainsi : « A une lieue Est de
« Grenoble, sur la rive gauche de l'Isère,
« s'ouvre un détroit au centre duquel coule
« du Sud au Nord un ruisseau dont les bords
« sont presque partout cultivés ; on remonte
« ce ruisseau jusqu'au-dessus d'Uriage. Là

« se réunissent d'autres
« eaux d'un ravin dont
« la source est à l'Est, au
sur lequel est bâti le châ-
terre. C'est au milieu de ce
dre la principale source
Elle paraît venir d'un ter-
qui se trouve à peu près
de la montagne qui do-
savant docteur fait une
source et en recommande
cutanées ; mais ses efforts

M^{me} la marquise de Gautheron.

sont vains et, en 1822, voici d'après M. Octave Denord (*Les Thermes et le Château d'Uriage*),



l'aspect que présentait le pays : « Tout
 « le fond de ce vallon est un immense
 « bourbier qu'évitent les bœufs et les
 « vaches du pays, de peur d'y enfoncer
 « jusqu'aux cornes. Quelques monticules
 « surnaient à la vase comme des îles,
 « et les bords solides de ce marécage
 « sont parsemés de chênes monstrueux
 « qui font penser aux Druides... A la
 « tombée du jour seulement, un coin
 « du tableau s'anime : vers un des ravins aboutissant au marécage, on
 « voit et on entend de tous côtés accourir des bestiaux... Ils se précipitent
 « avec la sûreté de l'instinct et la force de l'habitude vers les Salés : c'est
 « la source d'Uriage, tellement chargée de sel que malgré son odeur sulfu-
 « reuse, toutes ces bêtes en font leur régal quotidien.

« En été quelques rares buveurs appartenant à l'espèce humaine ve-
 « naient... et s'y purgeaient à outrance. Quelques-uns se vaustraient à
 « même la source, sous les discrets ombrages d'épais châtaigners ».

Ces terres appartenaient alors à M^{me} la marquise de Gautheron qui, après avoir en vain essayé d'y intéresser l'Etat puis le département, voulut organiser sur cette source bienfaisante quelques baignoires moins primitives. A sa mort, survenue en 1828, sa fortune passa aux mains de son neveu, M. le comte Louis de S-Ferriol, qui fut le véritable créateur de la station thermale actuelle d'Uriage.

Avec une grande sûreté de vues et une prudence avisée, le propriétaire de cette station où tout était à créer, s'attacha d'abord aux travaux



Fontaine d'Uriage.



Uriage.

lieu de divertissement pour les baigneurs.

Ceci fait, conscient de la puissance de l'effort collectif, il fit sur les vastes terrains qu'il mettait ainsi en valeur, de larges concessions aux industriels qui

voulurent venir s'y établir. Le sol leur était remis gratuitement ou pour une redevance insignifiante, pour une période de vingt à trente années, au bout de laquelle il faisait retour au propriétaire avec les constructions qui y auraient été édifiées. Cette sorte d'association en participation fut l'un des facteurs les plus puissants de la fortune d'Uriage, et bientôt les hôtels, les cafés, les magasins de toutes sortes, les villas surgirent comme par enchantement autour du parc si artistement ménagé par son créateur. Tous ceux qui avaient aventuré quelques fonds dans ces constructions s'ingéniant à les faire prospérer, à y amener la clientèle,

d'ensemble : il fit drainer et assécher le marais, capta la source minérale et en assura le débit, créa les chaussées et esquissa le dessin du parc : puis il construisit l'établissement thermal et deux hôtels, dont le rez-de-chaussée de l'un fut aménagé en grande salle de réunion (on n'aurait pas encore pu employer le mot de Casino), qui pût servir de



Le Parc d'Uriage.





Le Château d'Uriage.

tous les modes possibles de publicité furent mis en jeu, et grâce aux vertus réelles des eaux sulfureuses, le charme de la situation aidant, la station d'Uriage prit rang parmi les plus en vogue.

Il ne nous appartient pas ici de décrire les eaux, leur composition, l'aménagement perfectionné de leur distribution, ni leurs effets thérapeutiques: ceci est affaire aux ouvrages médicaux nombreux qui s'en sont occupés, et nous renverrons les lecteurs curieux de ces renseignements aux ouvrages techniques et notamment à ceux de MM. Gerdy et Doyon.

Le comte Louis de S-Ferriol, le digne héritier de la marquise de Gautheron, mourut en avril 1877, ayant à peu près complètement achevé l'organisation de son œuvre, et au moment où elle allait commencer à porter ses fruits. En effet, l'affluence de plus en plus nombreuse des visiteurs à Uriage en avait fait une petite ville d'été qui commençait à avoir ses exigences. A l'usine à gaz tout d'abord considérée comme une merveille de luxe a succédé une usine électrique qui, grâce aux eaux de la montagne dont nous nous occuperons bientôt, répand à profusion des torrents de lumière dans

toutes les habitations et dans tous les coins du parc; les services de voitures, de diligences, bracks incessamment renouvelés et perfectionnés, ont cédé la place au rapide et commode tramway dont nous avons parlé, qui dans la belle saison



Terrasse du Casino.

déverse sans relâche sur la place d'Uriage les luxueux estivants venus de tous les points de l'Europe. La salle de réunion trop modeste a fait place à un casino-théâtre, aménagé suivant le goût du jour; il n'est pas jusqu'à l'établissement thermal lui-même qui n'ait revêtu une façade monumentale; tous les jeux les plus anglais et les plus aristocratiques s'ébattent sur les pelouses du parc, et un vélodrome aux virages savamment relevés — triomphe de la bécane — est venu donner à l'ancien bourbier du commencement de ce siècle le cachet du progrès et de l'élégance. Au point de vue mondain, fastueux, brillant et animé, Uriage n'a plus rien à envier aux plus grandes stations thermales; il est l'égal d'Aix ou de Vichy.

Mais il nous faut revenir en arrière et détourner un instant nos yeux de ce monde frivole et joyeux des baigneurs vingtième siècle pour nous occuper un peu de l'une des plus sérieuses attractions d'Uriage.

Aujourd'hui comme autrefois, en approchant du site d'Uriage, soit que l'on arrive de l'aval par la gorge du Sonnant, soit que l'on s'y rende par la vallée de Vaulnaveys, les regards sont attirés par une construction robuste et massive, un manoir féodal haut perché sur le



Etablissement thermal.



Vue générale d'Uriage.

manelon abrupt qui semble former la vallée : c'est le château des Alleman.

Le fondateur de cette famille fut sans doute l'un des intrépides guerriers qui aidèrent l'évêque

Izarn à reconquérir Grenoble et ses alentours sur les païens qui s'en étaient emparés. En retour de leur puissant concours, ces preux reçurent en fief une partie des territoires délivrés, et ils se construisirent des donjons, véritables

forteresses, dont bien peu ont survécu à la rigueur nivelatrice de Richelieu. Une chronique de 1108, rapportée par Salvaing de Boissieu, dans son *Traité de l'usage des fiefs*, fait mention d'un *Alamannus de Aurialico*.

La famille des Alleman fut l'une des plus puissantes de l'aristocratie féodale du Dauphiné : elle avait étendu de nombreuses branches, dont tous les membres étaient demeurés parfaitement unis. Ils se réunissaient une fois l'an, le plus souvent



Arbre généalogique des Alleman.

dans ce château d'Uriage, qui était comme le chef d'ordre de la famille, et leur complète harmonie les faisant toujours accourir unanimes au secours de celui d'entre eux qui était opprimé ou menacé avait donné naissance à ce dicton : « Gare à la queue des Alleman. »

Deux d'entre eux, Siboud et Laurent Alleman, furent évêques de Grenoble, et ce dernier éleva auprès de lui son neveu Pierre du Terrail, l'illustre Bayard, dont nous aurons à reparler dans cet ouvrage.



Intérieur du Casino.

Le château d'Uriage passa au XVII^e siècle de la famille des Alleman à celle des Boffin, puis à la famille de Langon qui s'éteignit en la personne de la marquise de Gautheron.

Toujours imposant, le vieux château n'est plus la redoutable forteresse de jadis. Des épaves de la guerre, il s'est converti aux arts de la paix, et ses derniers possesseurs en ont fait un véritable musée, rempli de trésors historiques, amassés et réunis avec le goût le plus éclairé.



Grande galerie du Château d'Uriage.

Les étrangers sont admis, sur leur demande, à visiter les galeries du château d'Uriage, ainsi que les abondantes collections d'histoire naturelle, toutes exclusivement dauphinoises, qui y ont été aménagées par ses érudits propriétaires.

De la terrasse du château, orientée vers le Sud, on découvre une vue ravissante sur la plaine longue et de moyenne largeur qui s'étend entre les puissants contreforts de Chamrousse et les coteaux des Quatre-Seigneurs. Cette vallée, ainsi que les deux principaux villages qui l'animent, porte le nom de Vaulnaveys, dans lequel on a voulu voir un reflet de sa forme allongée, *Vallis navis*, la vallée en forme de vaisseau. C'est là une fantaisie que son ancienneté explique sans la justifier, car en 1375 on la commettait déjà en écrivant *Ecclesia Vallis navigii*. En remontant à 1115 nous retrouvons la forme plus originelle, *Sanctus Johannis de Valnaves*, et l'allure générale de ce bassin, ses dépôts lacustres et l'analogie avec les nombreux

Pranouveau ou Prano-
novet de nos mon-
tagnes, nous font facile-
ment comprendre que
cette dépression était
autrefois occupée par
un lac, dont le déver-
soir devait se faire par
Vizille, et dont l'écou-
lement a mis au jour
une vallée nouvelle,
un val nouveau, *val*
novet.



Rue de Vaulnaveys.

Jadis peu prospère, occupée par une population qu'abâtardissaient les derniers marais, et où florissaient le goître et le crétinisme, la vallée de Vaulnaveys a participé à la fortune de son brillant voisin, et sa partie supérieure est émaillée de villas et d'hôtels que se dispute en la belle saison le reflux des baigneurs d'Uriage.

Le tramway à vapeur, continuation de la ligne qui vient de Grenoble, la parcourt dans toute sa longueur pour relier Uriage à Vizille, et nous sommes amené ainsi à dire quelques mots de cette sentinelle de l'Oisans, devenue l'une des promenades favorites des oisifs qui se délassent à Uriage.

Situé sur les bords de la Romanche, au moment où elle vient d'échapper aux sombres gorges dans lesquelles elle était captive presque dès sa naissance, Vizille, assis au pied des montagnes, en avant des derniers coteaux qui le séparent de la plaine du Grésivaudan, a toujours paru une position importante. Les Romains n'en avaient pas fait une station de leur voie à raison de sa proximité de Grenoble, mais ils y avaient établi un camp, *Castra Vigilæ*, destiné à maintenir dans le devoir (de nos jours on dirait : le loyalisme) les populations environnantes et à assurer la sécurité de la route.

Ce poste fortifié se continua à travers les âges, et la féodalité y assit une de ses redoutables forteresses sur cet éperon rocheux qui domine et



Château de Vizille.

partage la vallée. Le nom de Château du Roi est demeuré à des ruines dont l'étendue atteste l'ancienne importance. Plus tard, au temps des guerres de religion, Vizille fut pris et repris et attira ainsi l'attention du grand général dont la fortune sortit de ces secousses. Quand la paix fut rétablie, le comte de Lesdiguières, gouverneur du Dauphiné, voulut avoir son palais à Vizille, et c'est par ses ordres que s'éleva le château monumental, la résidence vraiment royale, dont nous admirons aujourd'hui le déclin. Château à la somptueuse ordonnance, porte au tympan de laquelle le maître est représenté à cheval, dépendances égales à une caserne, parc immense, pièce d'eau, tout fut l'œuvre de ce petit gentilhomme des Hautes-Alpes, promu par sa valeur et l'heureux concours des circonstances à la première place du royaume. Le bourg qui s'était formé à l'abri du château, s'accrut alors, et connut une ère de prospérité que l'industrie de nos jours arrive à peine à lui rendre. Siège de la cour du puissant vice-roi, il vit défilér dans ses murs toute la noblesse du Dauphiné, et le lustre qu'il en a gardé ne fut sans doute pas étranger à l'événement qui allait inscrire à jamais son nom dans les annales de l'histoire de France.



Les cascades.

En 1788 Vizille fut le siège d'une assemblée des trois ordres de la province où furent élaborées les revendications qui aboutirent à la révolution de 1789, et de là lui vint le surnom de berceau de la Révolution française. Un élégant et délicat monument du sculpteur grenoblois Henry Ding, dressé sur la place principale, rappelle le centenaire de cette mémorable journée.

Le château du Connétable, passé aux mains de la famille Pôrier, vit l'industrie s'emparer de ses dépendances. A deux reprises, en 1825 et en 1863, l'incendie le mutila, et tout dernièrement les héritiers Casimir-Périer l'ont vendu pour un prix modique à un négociant de S'-Etienne.

L'accès du parc est permis librement aux promeneurs les dimanches et jeudis; on peut le visiter le reste



Porte du château de Vizille
avec la statue du connétable.



du temps, ainsi que le château, moyennant une faible rétribution, perçue au profit de l'Hospice de Vizille.

Quant au bourg, devenu fort prospère, il est animé par de nombreuses usines. Des filatures de soie, des minoteries, des fabriques de papier en faisaient déjà un centre manufacturier important.

L'application des forces hydrauliques fournies presque indéfiniment par le puissant débit de la Romanche lui garantit une expansion à laquelle se prête merveilleusement sa situation. Déjà le long des canaux de dérivation qui permettent depuis longtemps l'utilisation directe de la force que donne le dénivellement des eaux, se sont élevées les manufactures du Péage, celles dites de la Papeterie, l'usine à gaz, et tout au long de cette plaine, avec les facilités que donnent les transports électriques, de nouvelles installations s'offrent aux industriels. La Société des Voies Ferrées du Dauphiné a fait de Vizille le centre principal de son exploitation, et l'on en voit rayonner le tramway du Bourg d'Oisans, celui qui se rend à Grenoble par Uriage, et celui qui va rejoindre à la gare de Jarrie la ligne des Alpes du chemin de fer P.-L.-M.

C'est dans les environs de Vizille, sur les bords des lacs de Laffrey, que s'est passé, il y a près d'un siècle, un événement qui devait avoir un retentissement formidable sur l'histoire de notre pays. Débarqué le 1^{er} mars 1815 au golfe Jouan à la tête de quelques débris de sa garde, l'ex-empereur Napoléon avait évité les grands centres dont il était moins sûr, et s'avancé par les montagnes au milieu des paysans fanatisés. Un régiment de la garnison de Grenoble avait été envoyé pour l'arrêter, et ce fut à 9 kil. de Vizille, sur les bords du Grand Lac de Laffrey qu'eut lieu la rencontre entre la cohorte des revenants de l'Île d'Elbe et le premier détachement de l'armée régulière. Que les soldats du 5^{me} de ligne restassent fidèles à la cocarde blanche,



Monument du Centenaire de Drog.

et l'aventure avortait : l'invasion de 1815 et le démembrement qui en fut la suite étaient épargnés à la France. Mais, à la vue de la redingote grise, une immense acclamation les souleva et les réunit aux vieux grognards de l'Empereur ; leur capitaine dut s'enfuir à Visille et rentrer à Grenoble de toute la vitesse de son cheval : les Cent Jours étaient commencés (7 mars 1815).



Pisces d'eau.



Le Château de Visille vu du fond du Parc.



III

ENVIRONS D'URIAGE

*La Chartreuse de Prémol. — La Croix de Chamrousse.
La Pra et Belledonne.*

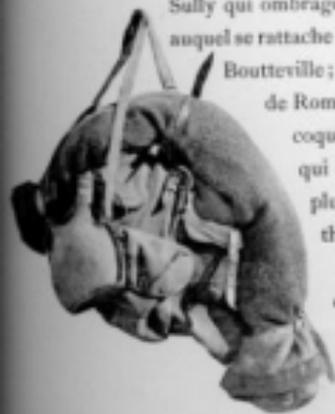
Une des principales causes de la prospérité toujours sante d'Uriage — je dirais la principale, si je ne voulais respectueux des vertus de ses eaux — est dans le goût récent de l'alpinisme qui va se développant, et qui trouve un aliment toujours nouveau dans les merveilles de ses environs.

Sur le coteau des Quatre-Seigneurs, qui le sépare de la plaine, les moins ingambes des baigneurs trouvent déjà une ample moisson de sites délicieux, au nombre desquels il est classique de citer le joli village de Villeneuve d'Uriage, sa vieille église romane, et le robuste tilleul de Sally qui ombrage son cimetière; le château d'Herbeys, auquel se rattache la mémoire de M^{re} de

Boutteville; les riants vergers de Romage et à leur pied le coquet château d'Eybens, qui abrite l'une des plus précieuses bibliothèques de province.

Mais c'est surtout du côté de la montagne,

grandis-
être res-



où notre chaîne dauphinoise étale son extrémité méridionale par la vaste croupe boisée de Chamrousse, que le promeneur se sent attiré par la variété et la grandeur des paysages.

Ici la montagne est divisée par étages en trois régions nettement distinctes et comme tracées au cordeau. Une première

zone, toute cultivée, parsemée d'une multitude d'habitations ou de hameaux cachés dans la verdure, s'élève de la plaine d'Uriage à l'altitude approximative de 1000 mètres : là se trouvent les villages de S-Martin-d'Uriage, de S-Nizier-d'Uriage, de Pinet d'Uriage, du Bouloud, de S-Georges, de Belmont, etc., tous orientés au couchant, arrosés et fécondés par les écoulements multiples de cet immense réservoir qu'est la forêt de Chamrousse.

La seconde zone est la région forestière, continue dans toute notre chaîne, mais plus marquée ici que partout ailleurs. Elle s'élève jusqu'à la cote moyenne de 1600 mètres, et se compose surtout de sapins et d'épicéas qui lui donnent une allure sévère et recueillie : c'est dans un repli de cette région que nous allons trouver la Chartreuse de Prémol.

Au-dessus enfin règne la troisième zone, la région pastorale, qui précède, dans les parties les plus élevées de la chaîne seulement, les rochers et les neiges des sommets.

Au travers de la partie cultivée serpentent et se



Eglise de Villeteuse d'Uriage.



Château d'Harbey.

croisent une infinité de chemins, dont le principal carrefour se trouve auprès du château, à une croix de

Pierre qui se dresse sur le bord de la route de St-Martin d'Uriage.

Presque tous finissent par aboutir à la forêt, et le flâneur sans but précis peut s'y aventurer de confiance. Le promeneur qui tient à ménager son temps fera bien de se renseigner ou d'utiliser les services des guides de l'établissement, ou de ceux que la Société des Touristes du Dauphiné a patentés et tarifés pour l'escalade des sommets. Tout chemin mène à Rome, dit-on; pour être vrais, ajoutons-y : plus ou moins vite.



Une maison à Belmont.



Chapelle de la Madeleine à Mont-Pé.

A l'extrémité méridionale du parc, on trouve sur la gauche (vers l'Est), un chemin large et paisible qui

s'écarte de la grande route et pénètre insensiblement dans les cultures : en le suivant on passe bientôt à St-Georges,

on contourne le beau parc du château de M. Jay, et on arrive au village de Belmont, qui ne fait pas mentir son nom et d'où le panorama commence à être intéressant.

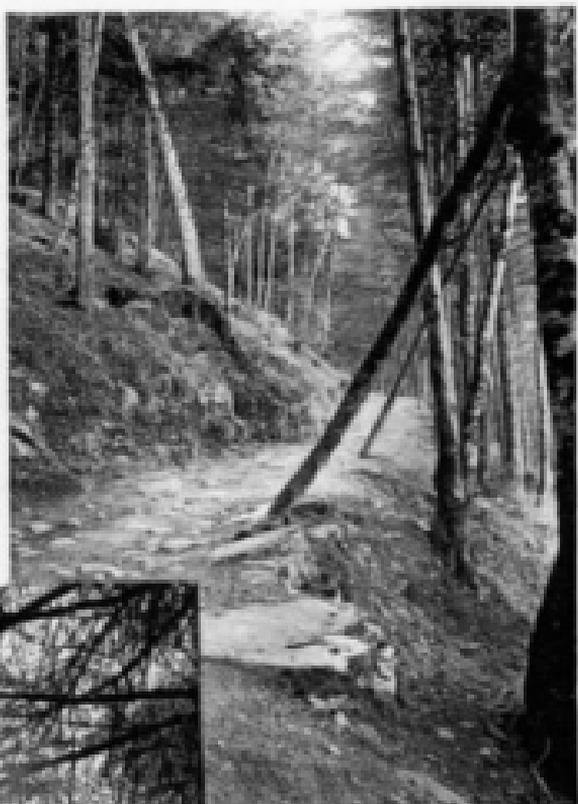


Château S. Jay. — Une vue dans le Parc Jay.

La promenade continue sans peine et sans fatigue, et l'on passe insensiblement des chemins de desserte de ces villages à la route forestière qui vous amène bien vite en pleine futaie. Une très courte partie de bois feuillus de toutes essences précède la grande et sombre forêt dont l'impression est saisissante. Comme sous une voûte de cathédrale, soutenue par les innombrables fûts de ces minces colonnettes, sous la ramure impénétrable des sapins on se sent frissonner au cœur de l'été. La mousse forme à ce temple un tapis continu qu'égaie le geroillement de nombreux ruisselets, et l'on n'a pas le temps de se blaser sur ce tableau, quand soudain le voile s'écarte, le soleil respandit, et sur le plateau que l'on atteint sur-

gissent les vestiges de la Chartreuse de Prémol.

J'ai dit que les Chartreux, ces moines contemplatifs du moyen âge, avaient au plus haut degré le sentiment du pittoresque. L'amour de la solitude n'a pas seul inspiré le choix de leurs retraites : il y aurait eu bien d'autres déserts arides et sauvages. Mais, en avance sur leur temps, ils avaient le goût



La forêt de Prémol.

des beautés de la nature, et dès qu'on vous parle d'une Chartreuse, vous pouvez tenir pour certain que le site est admirable. Celui-ci est merveilleux de beauté calme et reposante : ce n'est plus le paysage échevelé et farouche du désert de la Grande Chartreuse, qui se trouvait si bien en harmonie



Ruines de la Chartreuse de Prémol.
L'église.

avec les âmes ascétiques de Bruno et de ses compagnons. Cette verdoyante clairière, au sein d'une forêt en pente douce, convenait à des âmes délicates, et de fait la Chartreuse de Prémol était une des rares Chartreuses de femmes.

Plus mouvementée qu'on ne serait porté à le croire pour un couvent de religieuses, l'histoire de la Chartreuse de Prémol a été écrite par le savant archiviste J.-J.-A. Pilot.

Nous y voyons que cette maison fut fondée en 1234 par Béatrix de



Ruines de Prémol — ensemble.

Montferrat, femme du dauphin Guigues-André ; qu'enrichie des nombreux dons faits par les dauphins ou par les riches familles des environs, cette communauté fut bientôt propriétaire de toute la montagne, jusqu'au delà de Chamrousse, qu'elle eut même une partie de la pêche des renaissés de l'éphémère lac Saint-Laurent ; qu'à l'instar de la maison-mère, elle fut plusieurs fois éprouvée par des incendies, notamment en 1467 et en 1707, et qu'elle s'abîma dans la tourmente révolutionnaire en 1790.



Maison forestière
de Prémol.

à l'assaut des bâtiments, et il est peu de maisons de Belmont, de Vaulnaveys ou de Montchaffrey qui ne recèlent quelque dépouille, pierre, fer ou plomb, épave du pillage de Prémol.

Aujourd'hui, l'administration forestière, aux mains de qui est passée la gestion de l'ancien domaine des moniales, a fait édifier à côté des

ruines deux pavillons pour le logement de ses préposés. A raison de l'isolement de cette station, les gardes sont autorisés à héberger les visiteurs, et dans la belle saison les compagnies de baigneurs sont nombreuses qui prennent leurs ébats dans les lieux où naguère méditaient les contemplatives Chartreuses.

Une partie de ce plateau est encore marécageux, comme pour nous attester l'origine de ce nom de Prémou. Il présente un carrefour de routes forestières.

Si l'on continue dans la direction que l'on suivait en venant d'Uriège après un nouveau parcours en forêt, on arrive à une large dépression de la montagne où dort un lac bizarre, le lac Luitel, et d'où l'on

6



Bâcheron.

découvre en face de soi un admirable panorama sur la sauvage montagne de Taillefer et ses ardues contreforts. De ce plateau, appelé le col de



Le Lac Luitel.

Prémol une large déversant en et vers le fut jadis, comme



(1235 mètres d'altitude), s'ouvre au Sud combe toute garnie de cultures se pente douce vers la Romanche bourg de Séchilienne qui Uriage, une des seigneuries de la famille des Alleman.

Mais nous voulons au contraire nous enfoncer plus avant dans la montagne, et pour cela nous avons le choix parmi



les nombreux chemins de desserte de la forêt. Soit que de Prémol nous remontions à l'origine de son vallon, soit que du col de Prémol nous suivions l'arête de la montagne, ayant à notre gauche la riante vallée de Vaulnavays, et plongeant à droite dans l'étroite gorge de la Romanche, nous élevons au travers de la superbe sapinière, et nous arrivons à la grande région des herbages, précédée et par des

clairières de plus fréquentes. Quand la forêt cesse, à l'altitude où le climat de nos pays arrê- te l'essor de la végéta- tion arborescente, nous trouvons sur des croupes



En arrivant à Prémol.

en plus titude où nous nous arrê- tons mollement



ondulées où paissent de
troupeaux de bêtes

Le centre de
tation est aux
Roche Béren-
vis entre les
communes de
veys-le-Haut,
veys-le-Bas,

Angonne, et Herbeys. Tout auprès de ces chalets, se dresse une construc-
tion d'apparence plus que modeste : c'est l'hôtel de Roche Bérenger,
rendu fameux par le séjour si prolongé qu'y fit le légendaire Père Tasse.

Un écrivain de beaucoup de talent, Henri Vincent, a retracé dans un
livre charmant : *Les vingt-deux années du Père Tasse*, les péripé-
ties de ce long ermitage. Au vieux sabotier dont la barbe et

le chapeau étaient de-
venus fameux dans la
contrée, a succédé un
hôtelier moins fantai-
siste, patronné par la
Société des Touristes
du Dauphiné, et si l'as-

pect extérieur de la maison n'a guère changé, les ascensionnistes de
Chamrousse sont assurés d'y trouver maintenant une commode hospitalité.

Et de fait, on s'est déjà si doucement élevé de plus de quatorze cents
mètres, qu'on n'a plus à faire qu'une promenade, aussi courte que ravis-
sante, pour gagner la Croix de Chamrousse. Au matin, c'est un spectacle
inoubliable que celui qui s'offre à vous dans toutes les directions, pendant
qu'au travers des prairies on remonte allègrement la croupe
de la montagne. Au détour d'un mamelon, on voit resplendir
devant soi la croix qui signale le plus haut point (2255
mètres), elle s'approche peu à peu, et un dernier effort sur



Hôtel de Roche Bérenger.



Roche Bérenger.

nombreux
à cornes.
leur habi-
chalets de
ger, indi-
quatre
Vaulna-
Vaulna-
Brié - et -



un renflement où les rocailles commencent à percer le revêtement des prairies vous amène au banc qui entoure le piédestal de la croix.

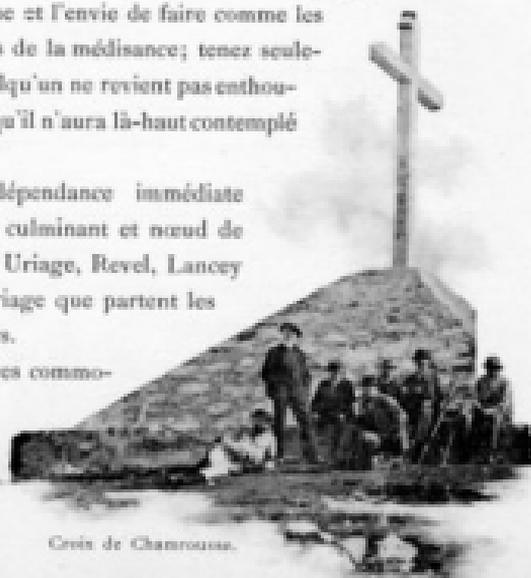


Touristes arrivant à la Croix de Chamrousse.

On ne décrit pas un panorama, car une énumération de cimes ne peut donner à celui qui ne l'a pas ressentie l'ivresse qui s'empare de l'alpiniste à la contemplation de ce spectacle infini. De ce belvédère modeste et si facilement atteint, on domine toute la plaine du Graisivaudan, les montagnes de la Chartreuse, celles du Vercors, on aperçoit une partie de l'Oisans, et par delà ces premiers tableaux, l'œil va scruter le cours du Rhône, les dentelures des Cévennes, le Gerbier des Jones où la Loire prend sa source... c'est un véritable enchantement pour l'initié. Mais la facilité d'accès de l'ancien *Culmen Rapha* des chroniques y amène aussi des profanes, et c'est un coup d'œil souvent bien curieux et non moins instructif que d'examiner les attitudes et de percevoir les impressions de ceux qui y sont conduits seulement par la vogue et l'envie de faire comme les autres. Chut! ne faisons pas de la médisance; tenez seulement pour certain que si quelqu'un ne revient pas enthousiaste de Chamrousse, c'est qu'il n'aura là-haut contempilé que ses provisions.

Chamrousse est la dépendance immédiate d'Uriage. Belledonne, point culminant et nœud de la chaîne, se partage entre Uriage, Revel, Lancey et Allemont, mais c'est d'Uriage que partent les neuf dixièmes de ses visiteurs.

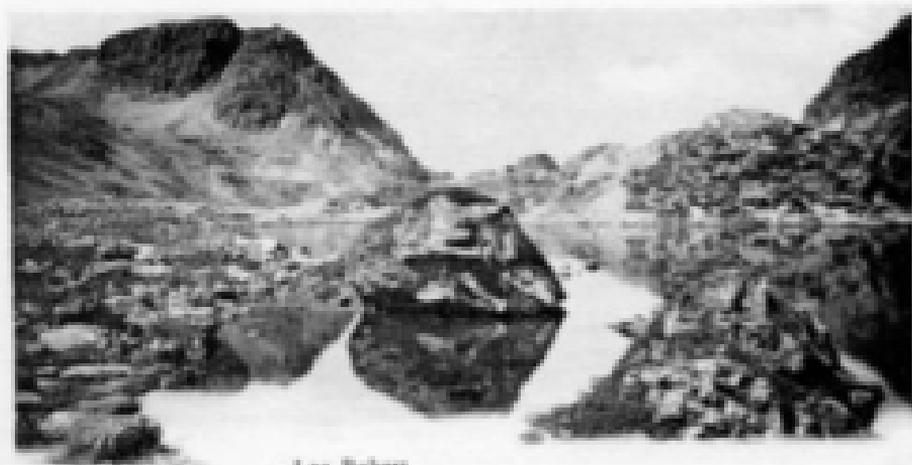
Beaucoup profitent de ces commodités installations de Roche Béranger et de la Pra pour



Croix de Chamrousse.

unir Belledonne à Chamrousse, et après leur visite matinale à la Croix, ils descendent sur les bords du pittoresque lac Robert et gagnent la Pra en contournant le vaste cirque de l'Oursière par le curieux sentier aménagé au milieu des rocs et des éboulis par les soins du Club Alpin.

Quant aux touristes plus paisibles, qui ne mettent pas les bouchées doubles, ils s'engagent au-dessus du château dans ce labyrinthe de chemins et de routes que nous signalions au milieu des cultures, et passant par le Marais, la Grivolde ou le Pinet, ils arrivent au chalet des Seiglières, construit sur une sorte d'encoche de l'arête qui remonte à Chamrousse, analogue vers le Nord à celle du col de Prémol vers le Sud. Le col ou plateau des Seiglières marque la fin des cultures, comme la limite du bassin du Sonnant ou du



Lac Robert.

vallon d'Uriage. Dès qu'on l'a franchi, on commence à entendre murmurer le Doménon, et l'on devient tributaire de Domène et de Revel. La route pénètre bientôt en forêt, puis après s'être séparée de celle du Becoin ou de la Balme, qui conduirait encore à Chamrousse, elle s'élève par une pente ménagée s'enfonçant de plus en plus dans le cirque profond qui échancre la chaîne au nord de Chamrousse et qu'on appelle le cirque de la Cascade de l'Oursière.

Peu à peu la forêt s'éclaircit, le bruit du torrent se rapproche, on traverse un fort ruisseau, écoulement du lac Robert, et en arrivant à une sorte de



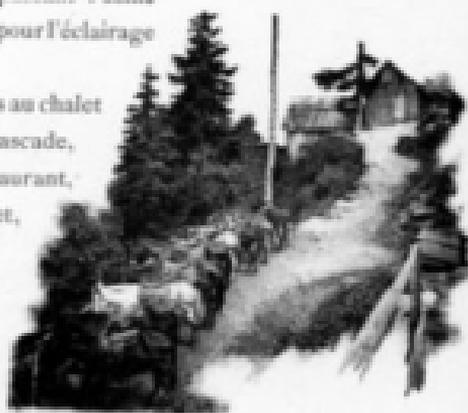
Chalet des Saigères.

chalet-hôtel (1480 m. d'altitude) accolé à la pente rapide de la montagne, on voit, dans un nuage de gouttelettes, l'étonnante Cascade de l'Oursière jaillir de son cadre de sapins. Cette chute puissante, étranglée en son milieu par un roc qui ajoute à l'impression de sa grandeur, projette de 84 mètres de hauteur la masse des eaux produites par les névés supérieurs du vaste entonnoir qui s'étend de Chamrousse à Belledonne. Un peu en dessous de la cascade, on peut visiter en passant l'usine électrique construite par M. de Saint-Ferriol pour l'éclairage d'Uriage.

La plupart des promeneurs, venus à l'insu au chalet de l'Oursière, se contentent d'admirer la cascade, soit du terre-plein qui sert de terrasse au restaurant, soit du petit replat, siège de l'ancien chalet, d'où on la découvre dans toute sa hauteur.

Mais le véritable touriste monte le sentier en lacets qui serpente à côté de la chute, en admire ainsi la partie supérieure, celle si curieuse où les eaux non encore projetées dans le vide commencent déjà à glisser sur une pente irrésistible, et il est amplement payé de sa courte

peine quand il débouche dans la prairie de l'Oursière. Figurez-vous un



Ancien chalet de l'Oursière



Chalet-Hôtel de l'Oursière.

amène plus vite qu'on ne l'eût pensé au haut de la muraille qui entourait la prairie de l'Oursière.

C'est ici que cesse la forêt qui n'aura plus pour rares représentants que des pins rabougris et des troncs desséchés; on arrive à la haute région montagneuse, à la Pra.

On désigne sous ce nom un assez grand vallon qui s'étend entre la partie sommitale de notre chaîne et l'un de ses puissants contre-forts, le Colou ou Perreley, renflément sans grand caractère, qui joue au point de vue des eaux un rôle assez particulier et forme une espèce d'île, entourée par les deux bras du Doménon. Le vallon de la Pra est lui-même divisé en une quantité d'étages, de plateaux, de petits vallons secondaires au fond desquels

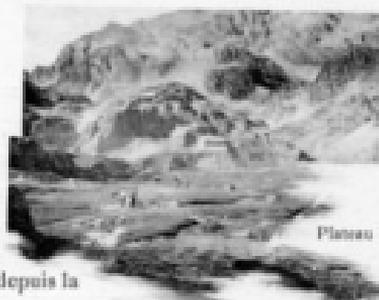
godet de verdure, assez profond et s'enfonçant comme un cirque, entouré de toutes parts de rocs escarpés derrière lesquels s'en montrent de plus hauts et de plus escarpés encore, sillonnés de multiples cascates, et parcouru en son milieu par les méandres cristallins du Doménon. Deux chalets de bergers animent cette oasis alpestre, et les commodités du Restaurant de la Cascade n'empêchent pas bon nombre de visiteurs de venir déjeuner dans la prairie au milieu de ce cadre enchanteur.

Tout au fond du cirque, un sentier bien tracé décrit ses lacets au travers des éboulis garnis de rhododendrons et de fougères, et vous



Cascade de l'Oursière.

dorment des lacs dont plusieurs sont d'un aspect vraiment romantique. Le chemin passant de l'une à l'autre des rives du Doménon par des ponts rustiques fréquemment emportés, s'élève d'étage en étage, et parvient en deux heures de marche moyenne depuis la



Plateau de la Pra

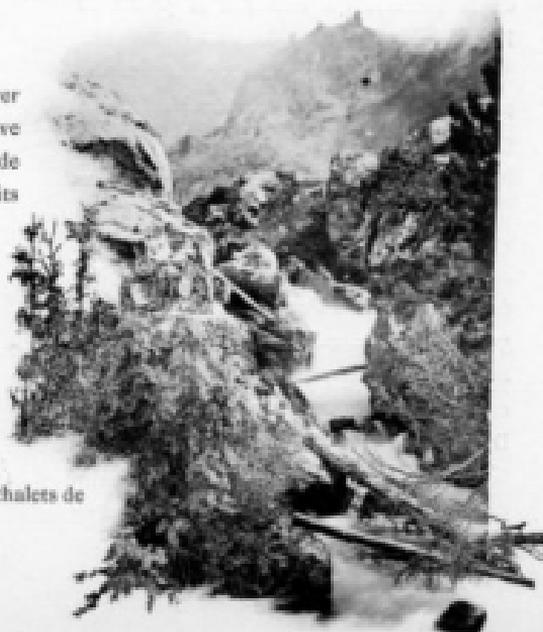
Cascade au Chalet-hôtel de la Pra.

Tout au haut du vallon de la Pra, à deux pas du col qui y accède de Lancey et de l'étranglement qui le sépare du vallon supérieur du Doménon, cette construction, projetée par M. le comte de Saint-Ferriol, a été édifiée en 1887 par le Club Alpin. Au centre de murs solides et sous



Passée de l'Oursière.

un toit qui peut braver la tempête, on y trouve à 2145 m. d'altitude une vingtaine de lits et un restaurant dont le gérant est nommé par le Club Alpin. Une ingénieuse combinaison adoptée par les sociétés alpines a fait affermer au même tenancier les chalets de



Cascade supérieure de l'Oursière.



Lac Longet à la Pra.

Roche-Béranger, de l'Oursière et de la Pra.

C'est maintenant le point de départ ordinaire de tous les ascensionnistes des diverses cimes du voisinage et notam-

ment des trois pics de Belledonne, et le goût de la haute montagne, quand il peut être secondé d'un certain confort, se développe assez de nos jours pour que des familles soient venues déjà plusieurs fois, à l'instar de la Suisse, y passer une partie de l'été. Les sociétés de touristes s'y réunissent volontiers dans la belle saison, et s'il n'y a pas encore eu de bals, les fêtes alpines et les concerts montagnards ont plus d'une fois fait vibrer les murs du nouvel hôtel.

La construction de cette robuste demeure a eu pour résultat de permettre et d'encourager les excursions d'hiver dans notre massif, et notamment les ascensions hivernales à la Croix de Belledonne. Quand l'approche de la mauvaise saison rend difficile et sans intérêt l'habitation à la Pra, le gérant ferme les diverses parties de l'hôtel et en descend la clef à Grenoble au bureau du Club Alpin où elle est à la disposition des caravanes qui veulent tenter l'ascension. Pour les chasseurs, et même pour les promeneurs

qui, sans l'avoir projeté, peuvent être contraints d'y chercher un refuge, une dépendance du chalet demeure ouverte et fournit à tous un abri abondamment pourvu de bois de chauffage.





Nouvel hôtel La Pra.

Ainsi ne chôment point, même l'hiver, les facilités données à l'accès de nos montagnes.

Grâce à ce point d'appui, Belledonne sert souvent en temps de neige de champ d'expérience et de manœuvres pour les intrépides alpins de la garnison de Grenoble. Depuis l'exemple donné en février 1890 par M. le commandant Allotte de la Fuye, il ne se passe pas d'hiver sans qu'un exploit de ce genre soit renouvelé par un contingent plus ou moins important. Les grimpeurs endurcis du sexe fort ne sont du reste pas les seuls à aller admirer les splendeurs de la Pra recouverte de son manteau virginal, et le 14 février 1891 une caravane lyonnaise, qui comptait trois dames parmi ses membres, bravait un froid de 14 degrés au-dessous de zéro pour faire la traversée de Belledonne, montant de la Pra et descendant sur Allemont.





Chemins de Chartreuse
par Roche Bréange

IV

BELLEDONNE

Histoire de son ascension. — Les Trois Pics. — La bouille blanche, ses réservoirs, ses applications.

De la rive droite de la vallée du Grésivaudan, ou mieux encore, des montagnes de la Chartreuse, quand on regarde la chaîne des Alpes dauphinoises, l'œil se porte instinctivement vers le plus haut sommet, et l'on demeure attentif à cette haute muraille noire qui semble s'élever d'un jet, droite comme une femme en deuil, des glaciers dont la blancheur contraste à ses pieds.

Poétiques à leurs heures, nos aïeux montagnards, un peu mâcinés de piémontais, avaient été frappés de cet aspect et le nom de Belledonne, *Bella donna*, était jailli de leurs lèvres.

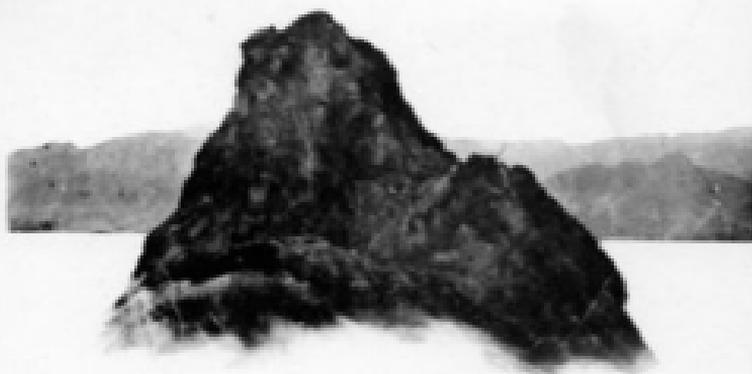
Longtemps le respect à distance fut l'unique forme d'adoration que l'on se permit pour cette idole : seuls, quelques hardis chasseurs, dont on racontait en frissonnant le soir, devant l'âtre, les exploits et les dangers, s'étaient permis de l'approcher. Puis des botanistes, des chercheurs de génépi, avaient osé s'y aventurer, et en étaient revenus. De simples promeneurs, alpinistes avant la lettre, eurent aussi le courage d'y monter, et je me souviens que, dans mon enfance, l'ascension de Belledonne était

la chose grande et redoutable, l'épreuve suprême du grimpeur.

Et l'on était alors plus simpliste qu'à présent. Belledonne était unique : il y avait bien vers le Nord un roc un peu plus élevé qui dérobaient une petite partie du panorama, mais il était si effrayant à voir

que nul n'eût songé à en essayer l'ascension. C'était déjà bien assez de gravir la cime accessible, où les montagnards des environs avaient hissé deux pièces de bois pour en former une croix.

On sait que le mouvement alpiniste sortit des épreuves de l'Année Terrible. Les amateurs de la montagne se réunirent, formèrent des sociétés, et la mise en commun de leurs connaissances et de leurs renseignements attira l'attention sur un racostar, une hablerie pensait-on, d'un chasseur de chamois d'Allemont qui disait être monté en 1859 au sommet du plus haut pic. Un déterminé grimpeur de Grenoble, M. Emile



Le Grand-Pic, vu du Pic de la Croix.



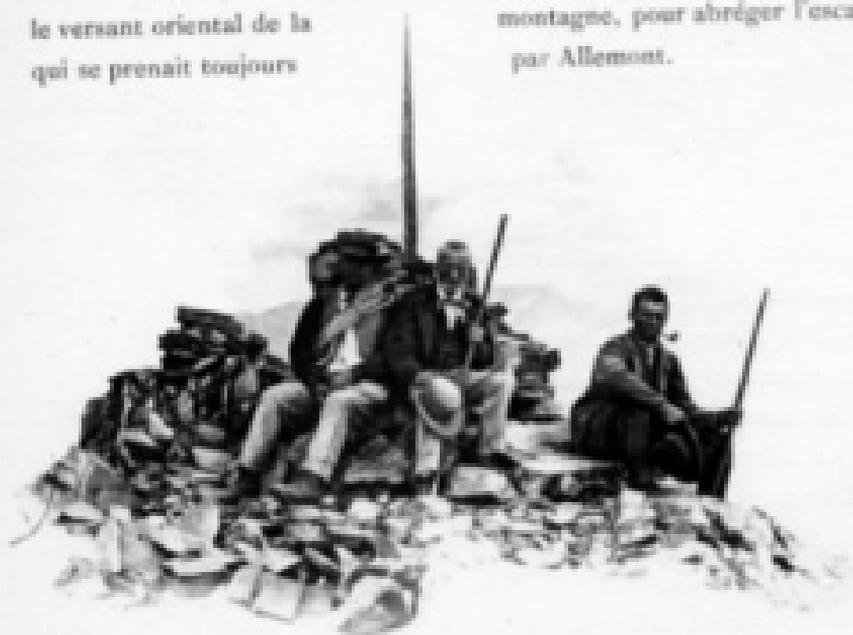
Ancien chalet de la Pra.



Refuge de Belledonne.



Viallet, alla en 1873 mettre Etienne Favier en demeure de justifier sa vantardise, mais le montagnard s'exécuta, et les deux hommes parvinrent en effet à la crête du Grand Pic. Dès lors, la haute cime devint la coquille des ascensionnistes : la Société des Touristes du Dauphiné, qui venait de naître, fit sceller dans le roc des câbles de fils de fer pour aider à surmonter les passages les plus difficiles, et elle construisit un refuge sur le versant oriental de la montagne, pour abrégier l'escalade par Allemont.



Groupes au sommet du Grand-Pic de Belledonne.

Les ascensions se succédèrent nombreuses : il n'y avait plus de roc supérieur qui cachât quelque chose, et la montée au Pic de la Croix, qui exigeait toujours une nuit passée dans l'incommode chalet des bergers de la Pra, tomba en discrédit.

Quand un trajet est fait fréquemment, on lui trouve bien vite des variantes. Le premier itinéraire avait consisté, des bords du lac de Belledonne, près duquel s'élevait le refuge de la Société des Touristes, à gagner l'arête du contrefort qui le domine, à traverser le sévé de Pellissier, et à gravir les couloirs jusqu'au premier câble. On revenait par les mêmes pas-



Les Trois Pics, vue du Lac Blanc.

glacier de Freydane et au lac Blanc. Le 10 août 1877, un ascensionniste plus pressé, M. Paul Devot, quittant au-dessous du premier câble le trajet ordinaire, tenta et réussit, par une cheminée fort abrupte, une descente directe sur le col de la Balmette.

C'était un second itinéraire, mais qui fut rarement pratiqué jusqu'à l'établissement du Chalet-hôtel de la Pra.

Du jour où l'on put coucher à son aise aux deux tiers de l'ascension, le Pic de la Croix reprit faveur ; mais on pensa aussi à chercher un chemin par lequel le même chalet pût servir pour l'ascension du Grand Pic. En tournant à gauche au fond du vallon des Domménon, au lieu de prendre à droite pour gravir le petit glacier qui

sages, et si le touriste désirait opérer son retour par le versant de la vallée de l'Isère, il lui fallait remonter au col de la Balmette pour descendre ensuite au



La Cheminée de la Balmette et le Grand Pic



Les arêtes de Belledonne.

conduit au plateau de la Croix, une caravane arriva, en 1888, au col de Frey-dant, d'où une marche de flanc la conduisit au col de la Balmette, et par la cheminée elle atteignit le Grand Pic. Bien étudié et soigneusement reconnu, ce tracé n'exigea bientôt plus que quatre

heures et demi et devint le favori des grimpeurs. On fit le tour des Belledonne, montant au Grand Pic par cet itinéraire, descendant au chalet de la Société des Touristes,



Le Lac Blanc.

et revenant à la Pra par le col de Belledonne, auquel on ajoutait en passant le petit hors-d'œuvre de la Croix.

Mais le passage direct du Pic de la Croix au Grand Pic, à ce roc supérieur qui en cachait une partie de la vue, était toujours impossible. Un alpi-



Le Petit Domoin.

niste expérimenté s'était
 aventuré en 1884 sur ces
 arêtes, avec des guides
 de premier
 ordre :

il était
 arrivé jus-
 qu'à un renflement
 auquel fut donné le nom
 de Pic Central, mais là il

avait reconnu l'impossibilité d'avancer.

Tout se perfectionne. Le 3 octobre
 1890, deux hardis jeunes gens, MM. Do-
 dero et Gérard, aidés du gérant de l'Hôtel
 de la Pra, Joseph Couttet, et de deux de
 ses ouvriers, quittaient le Grand Pic à



Grand Lac Domoin



Déversoir du lac de Domoin.

9 h. 25 du matin et arrivaient au Pic
 de la Croix par le Pic Central à 3 h.
 et demie de l'après-midi, après avoir
 vaincu des difficultés inouïes. Facilité
 maintenant par des câbles qu'y a fait



La montée du glacier.

et deux itinéraires

différents y ont été tracés.

Aujourd'hui l'on passe partout ; mais si la redoutable auréole de dangers et d'efforts dont s'entourait le Belledonne de nos pères s'est évanouie, sa magnifique beauté n'a fait que s'en accroître et s'en affiner. Alors, après l'infamale nuit que l'on passait, gelé et dévoré, dans le chalet des bergers, le corps épuisé gémissait singulièrement l'âme pour la contemplation, la moindre difficulté devenait impossible à vaincre et le résultat paraissait à la plupart bien inférieur à la peine. De nos jours, au contraire, l'hôtellerie de la Pra étend tout autour d'elle sa bienfaisante influence. Rafraîchi et dispos, le



Le Val des Doménos.

voyageur trouve au sortir de l'hôtel, au lieu des pénibles éboulis d'antan, un sentier bien tracé aux pentes ménagées qui l'amène par une douce promenade dans ce grandiose et sauvage val des Doménos,

où les têtes des géants d'alentour, Grande Lauzière, Grand Doménos, Grande Lance, se mirent dans les eaux des deux lacs. L'escalade du névé qui conduit au plateau de la Croix n'est plus qu'un jeu, et si l'on veut gravir les crêtes moins fréquemment accédées mais non moins belles, qui forment l'entourage de la haute cime, l'entreprise n'en est plus longue ni ardue.

« Mais qu'allez-vous chercher sur ces sommets rocheux ! » nous dira quelque morose podagre. Nous autres, les simples alpinistes, nous allons y chercher la santé de l'âme et du corps : nous allons y savourer ces joies insoupçonnées de qui ne les a jamais goûtées, cette ivresse de l'air pur, des vastes horizons, cette satisfaction qui suit l'effort, cet assouplissement des muscles qui est la vraie détente et la meilleure préparation aux travaux de l'esprit.

D'autres, les savants, vont y chercher la solution de problèmes qui s'imposent de plus en plus à l'avenir de la société. Ce val des Doménon a été le témoin de bien des efforts, de bien des luttes qui ont eu leur dénouement devant les tribunaux, et qui ont enfanté l'une des plus importantes applications des forces de la nature à l'industrie humaine.

Au plateau central, assez épais renflement d'où jaillit ce feuillet redressé de gneiss qui forme les arêtes et les trois pics de Belledonne, vient se souder par le col de Freydane un puissant chaînon qui s'avance dans la vallée de l'Isère et porte le haut sommet de la Grande Lance de

Domène. C'est entre ce chaînon

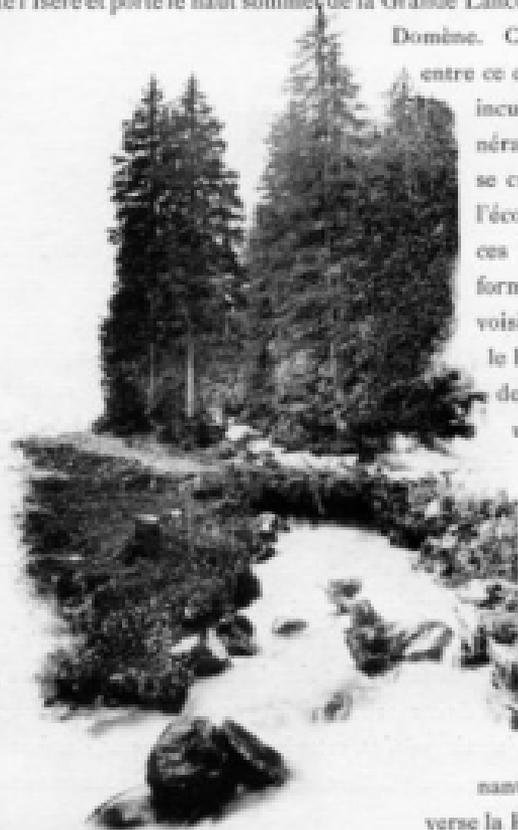
incurvé et l'arête générale du massif que se creuse le vallon où l'écoulement de toutes ces pentes vient former deux lacs voisins, le Grand et

le Petit Doménon. En face de leur déversoir, se dresse un nouveau renflement,

Colon ou Perreley, dont un contrefort divise l'émissaire des lacs, en un point de brusque dénivellement : on l'appelait jadis la Cascade du Partage des eaux. La branche de gauche contournant le Colon au Sud, traverse la Pra, forme la cascade de



Cascade du Partage des Lacs.



Ruisseau de Lancy.

l'Oursière, et par les coteaux de Revel vient arroser le gros bourg industriel de Domène. Celle de droite

passé au nord du Colon, forme les deux lacs du Crozet et devient le ruisseau de Lancey.

Quand il ne s'agissait jadis que de faire

mouvoir quelques pe-

tits moulins, la disette d'eau ne se faisait guère sentir, et Domène pouvait sans inconvénient accaparer la plus grande partie de l'écoulement des lacs. Mais un ingénieur avisé, M. Bergès, étant venu installer à Lancey une grande manufacture, la compétition se fit âpre entre les deux branches du ruisseau, et quelques pierres savamment déplacées à la Cascade du Partage des eaux avantageaient tantôt l'un tantôt l'autre des deux groupes usiniers. La guerre fut près de s'allumer, et la justice dut intervenir. Plaisant spectacle aux siècles passés, si d'austères conseillers au Parlement, en robe, en toque et en

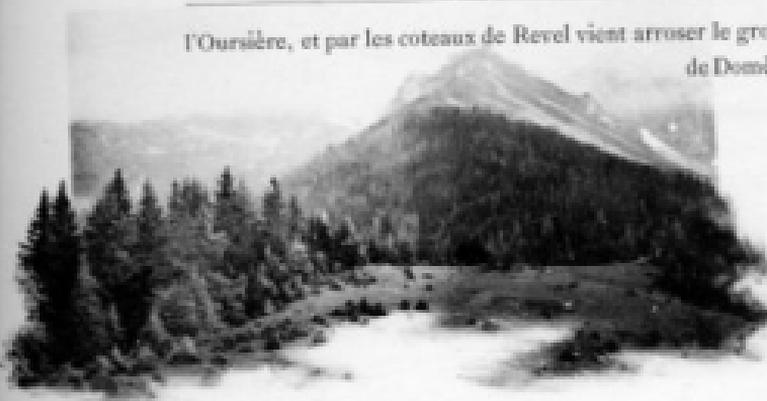
perruque avaient dû accéder les lieux, et porter leurs

bonnettes d'or jusque sur notre montagne !



Usine Bergès, à Lancey.

Les Prés Rimond.



Un ingénieux et robuste appareil, construit sur les plans de M. l'ingénieur en chef de la Brosse, fait automatiquement à chacun sa part, et de celle qui lui était attribuée, M. Bergès s'est appliqué à tirer le meilleur parti.

Les neiges éternelles du plateau promettant un tribut perpétuel, les efforts de l'industrie durent tendre à le régulariser : les bassins naturels des lacs du Crozet étaient tout préparés à cette intention, et il suffit de quelques travaux pour les aménager.

Dès lors on disposait d'une force régulière que le dénivèlement de plus de 1200 m. entre le réservoir et l'usine rendait prodigieuse. Asservi à glisser dans des tuyaux capables de résister à ses fortes pressions, le ruisseau de Lancey est devenu un docile auxiliaire, et remplaçant les forces que l'on demandait jadis à la houille par l'intermédiaire de la vapeur, il est bien le type de cette *houille blanche*, suivant la pittoresque expression de son fondateur, que l'on peut recueillir si facilement sur nos montagnes, et qui constitue la richesse impérisable de nos Alpes.

Grâce à cette magnifique installation, à côté de sa manufacture de papiers, M. Bergès a fondé une puissante usine électrique qui fournit de la lumière à toute la vallée et de l'énergie aux tramways qui la desservent.

Et c'est ainsi qu'auprès de cette nature immuable et toujours belle, les œuvres des hommes se transforment et que ses forces ingénieusement appliquées viennent aider à l'évolution constante que l'on appelle le progrès.



A l'Usine Bergès

LES DIVERSES ROUTES DE BELLEDONNE

Domène et Revel. — La pierre du Mercier. — Lancy et le vallon de Saint-Mury. — Le lac Blanc. — Laval et Brignoud. — Les châteaux et les usines.

De cette citadelle des trois pics de Bel-

ledonne qui forme le point culminant et le nœud de cette chaîne, rayonnent dans toutes les directions des vallées, sillons burinés par les eaux aux flancs de la montagne, combes dont chacune constitue un chemin d'ascension, un accès à la forteresse, dont chacune est abondante en sites admirables. En dehors du bassin d'Uriage, nous en rencontrons trois principales en remontant la vallée du Gravisvaudan.

Domène tout d'abord attire notre attention. Ancien bourg, déjà bien connu au moyen âge par son prieuré, dont il ne reste plus que la voûte d'une chapelle et des ruines informes, Domène a subi de bonne heure la transformation utilitaire de notre époque. Le Doménon, descendant de la Pra et de la cascade de l'Oursière, lui arrive par une gorge étroite et profonde où les usines se sont rapidement installées : fabrications de parquets, de pâte à papier, auxquelles s'est adjointe en avant du bourg une importante manufacture de bicyclettes, lui ont amené l'aisance et la prospérité, et c'est maintenant une petite ville, tête de ligne à vapeur qui la relie à Grenoble par Gières. Pour aller de cette âpre région de Domène à la montagne, on se dégage d'abord de la gorge par un grand lacet et la route amène alors au-



de grasses cultures où trône le village de Revel. Tout proche d'Uriage, auquel il communique par le col des Seiglières et le Pinet, Revel était jadis une des terres de la famille des Alleman, et les



Vue générale de Doménon.

ruines du château qui domine la gorge ont conservé sous l'assaut victorieux de la végétation un aspect de puissance et de majesté.

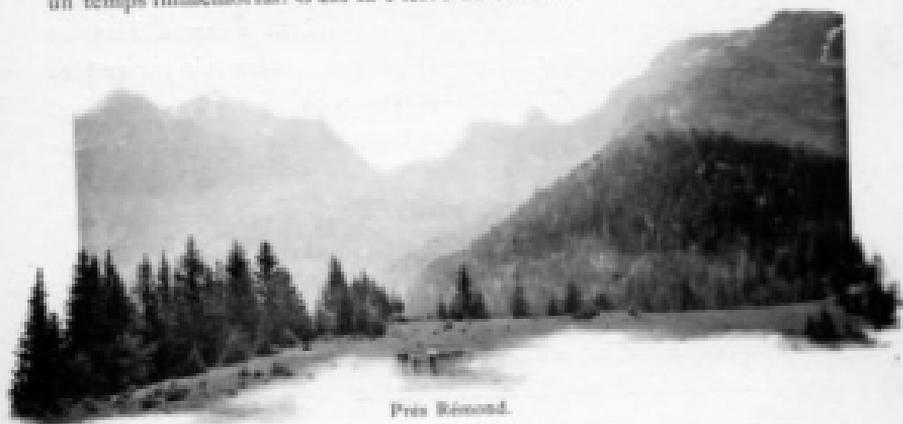
Du plateau de Revel, on peut aller rejoindre le chemin de la Cascade de l'Oursière et se rallier ainsi à l'itinéraire d'Uriage. Mais la direction ordinairement suivie par les bergers de la Pra emprunte au contraire la gorge latérale, celle de Lancey, et va la rejoindre à un petit replat herbeux qui entame la longue arête du Colon, dans une délicieuse clairière appelée les Prés Rémond. De cette sorte de balcon dans les bois, on jouit d'une vue déjà merveilleuse sur l'amont et sur l'aval de la vallée du Graisivaudan, puis en remontant l'arête toute parsemée de rhododendrons et de myrtilles, on arrive bientôt à la limite de la forêt. Quittant alors le bassin du Doménon, le chemin pénètre résolument dans la gorge des Crozet où il s'élève par de nombreux lacets le long et parfois au milieu de l'écoulement des lacs. Et c'est ainsi que par une parité d'empêchements, les



Ruines de Château de Revel.

chemin d'Uriage monte à la Pra par la combe du Doménon, et celui de Domène et de Revel s'y rend par la combe de Lancrey.

En zigzaguant dans les rocailles plus ou moins broussaillieuses qui forment la digue des Crozet, on passe auprès d'une grosse pierre recouverte d'un véritable tumulus, et si vous êtes accompagné d'un homme du pays, vous le verrez infailliblement joindre son caillou à ceux qui s'entassent là depuis un temps immémorial. C'est la Pierre du Mercier.



Près Rémond.

La légende, commune à tous les passages de nos montagnes, y place la sépulture d'un colporteur, tantôt assassiné, tantôt saisi par les neiges d'automne. Autrefois, quand les routes n'étaient pas faites et que les communications étaient plus rares, de petits négociants porteballes parcouraient assez fréquemment la montagne et celui-là se serait rendu en Oisans par le col de la Grande Vaudaine, la Coche de Vaudaine, comme disent les montagnards, qui s'ouvre au-dessus de la Pra et était jadis assez fréquenté.



Quand on a surmonté cette digue, on se trouve sur les bords du premier lac du Crozet, un peu modifié aujourd'hui par les travaux de M. Bergès, mais dont l'aspect auparavant était bien plus pittoresque. Un contrefort bizarrement découpé du Colom s'y reflète, le Rocher Fendu, auquel une autre tradition locale attache le souvenir d'un effort

inefficace de Satan. Le père Marquet, le doyen des guides de Revel, l'inévitable conducteur des touristes à Belledonne, vieille figure parcheminée aujourd'hui disparue, avait ainsi toute une kyrielle de légendes qui servaient à abrégier la pénible nuit nécessairement passée autour du feu dans le chalet de la Pra.

Deux lacs se suivent, dont le second forme un réservoir encore bien

plus vaste que le premier ; un troisième, vidé, ne laisse plus qu'un fond vaseux recouvert au printemps de fleurs aux vives couleurs, puis une dernière montée sur l'isthme qui rattache Colos à la grande chaîne et l'on arrive au col de la Pra, à quelques pas de l'hôtel, et sur le chemin qui conduit au val supérieur des Doménon.

A Lancey, dont l'accès à Belledonne se confond aux Prés Rémond avec celui pratiqué par Domène et Revel, nous n'avons à signaler, au-dessus de l'usine Bergès, le château moderne de la famille Du Boys que comme témoin de la mort de l'illustre prélat Dupanloup qui venait chaque année s'y reposer des fatigues de l'épiscopat.

Mais c'est de ce village, station du chemin de fer P.-L.-M., que part la route à voitures qui dessert la gorge suivante, celle de Saint-Mury. Le très abondant de ce vallon arrive à la plaine au village éparpillé de Villard-Bonnot qui n'a de remarquable que le ruisseau château de Vorze appartenant à M. de Miribel.

Comme tous ses congénères, ce ruisseau s'est creusé dans les assises peu résistantes du lias qui ourlent toute la base des gneiss de la haute chaîne, un défilé étroit et profond dont l'accès est presque impossible, et c'est par un détour que la route peut atteindre le plateau supérieur, où se font vis-à-vis les deux villages principaux





Vue générale de Lansry.

de Sainte-Agnès et de Saint-Mary aux toits perdus dans de luxuriants vergers.

Séparées par la profonde coupure du torrent, les deux

rives de la vallée se réunissent au hameau supérieur de la Gorge, au pied de la riche forêt qui tapisse le flanc de la montagne.

Si l'on s'élève par un chemin pittoresque en côtoyant la rive gauche du ruisseau, on arrive vers la limite supérieure des sapins à une curieuse dépression, entourée de toutes parts d'escarpements d'où jaillissent en filets étincelants toute une série de cascades : c'est le cirque des Cascades Boulon.

Divers sentiers en zigzags gravissent ces escarpements encore revêtus de la végétation broussailleuse d'aulnes, de vernes et de rhododendrons qui succède partout sur ce versant à la forêt résineuse ; ceux de gauche conduisent vers la partie septentrionale du massif de Belledonne, où se trouvent le Grand Replomb, la Mine de Fer, le curieux lac de Gros, etc. ; celui de droite, après avoir franchi un nouveau replat rocailleux et escalladé une véritable moraine, débouche sur les bords du lac Blanc (2168 m. d'altitude).

Au fond d'un grand entonnoir rocheux dominé au Sud par les contreforts de la Grande Lance de Domène et fermé à l'Ouest par l'imposante muraille des Trois Pics de Belledonne, alimentée par les puissantes couches du glacier de Freydisac, dort une nappe laiteuse dans un cadre des plus saisissants. Tout ce qui constitue le haut paysage alpestre se rencontre

dans ce tableau : gazon émaillé de fleurs variées, lac aux eaux tranquilles, rocailles ferrugineuses, longues pentes de névés, glacier aux séracs tourmentés et aux tranches bleutres, rocs noirs se dressant dans les airs, tout respire ici le calme et la sérénité de la grande nature, rarement troublée par l'incursion des hommes.

C'est par cet épais glacier que l'on peut atteindre à droite le col de Freydane et communiquer avec le val des Doménon et plus au Sud avec la Pra ; c'est par ce névé étincelant que l'on gravit la rude pente de l'arête pour parvenir au pied du Grand Belledonne, au col de la Balmette, afin de descendre en Oisans sur Alle-Grand Pic.

Un examen attentif fait distinguer deux encoches dans l'arête, séparées par une pyramide aiguë et de formes élégantes : c'est le cadet, le quatrième pic de Belledonne, moins commode encore que ses aînés, et auquel son premier vainqueur, le regretté Thorant, a donné le nom du chanfre des Alpes, le Pic Lamartine.

Admirons bien pour le moment notre magnifique lac Blanc, dont la coloration d'ensemble, insensible dans un gobelet, est due à la décomposition du feldspath des roches granitiques qui l'entourent ; sous peu peut-être il sera modifié, car l'in-

satiable industrie guette aussi cet admirable réservoir, alimenté d'une manière intarissable par le cirque septentrional de Belledonne.

Par les crêtes facilement abordables qui le couronnent au Nord, on



Vallee de St-Mary.



accède à toute cette partie septentrionale du massif, encore si peu fréquentée, où l'on trouve Colomb, les Rochers de l'Homme, la du Ferrarey, les rochers du Grand Replomb, etc.

Cascades Boulon.

le Sommet brèche étroite

Toutes ces cimes contribuent pour une partie à l'alimentation des Cascades Boulon ; l'autre partie de leurs écoulements occidentaux se réunit pour former le lac de Gros, bassin solitaire orienté vers le Nord, qui n'a pas d'émissaire apparent. Une puissante barre de moraines forme la digue de ce réservoir, et c'est à 200 m. environ au-



dessous de sa surface que son infiltration jaillit en sources abondantes tributaires du grand ruisseau de Laval.

Au nord du Grand Replomb, l'arête de partage des eaux qui s'est toujours, depuis Chamrousse, maintenue à une altitude de plus de 2500 m., plonge brusquement et

Lac Blanc de Belledonne.

s'abaisse au Pas de la Coche (1979 m.), limite du massif de Belledonne. C'est donc à la vallée qui y prend naissance que nous arrêterons nos tableaux de cette chaîne.

Le Pas de la Coche est à proprement parler une étroite lame rocheuse qui forme le trait d'union entre les massifs de Belledonne et des Sept Laux. Abrupt sur chacune de ses faces, il présente un petit plateau sommital occupé dans presque toute sa largeur par un de ces petits lacs alpestres si fréquents dans nos montagnes.

et dans la région pasto-
successifs présentent
caractères des

Au-dessous de cette muraille,
rale, deux bassins
encore tous les

anciens lacs qui
ont marqué le
retrait successif

des neiges de la
période glaciaire, et
c'est à l'inférieur, qui touche à la
forêt, que se forme, des écoule-
ments descendant de tous les plis
de ces montagnes, le ruisseau
de Laval. Grossi plus bas du
tribut du lac de Cros, il consti-
tue lui aussi un cours d'eau

important dont l'industrie a su tirer profit à son arrivée dans la plaine. Là se dressent en effet les grandes usines à papier de Brignoud, auxquelles la force nécessaire est donnée par une puissante chute artificielle, prise à une dérivation du torrent.

Plus ouverte, en pente plus douce que les autres dont nous venons de parler, cette vallée est occupée par de nombreux villages, Prabert, Vaugelas, la Boutière dans la partie supérieure, Laval dans la partie moyenne. Quelques affleurements de terrain houiller y permettent, vers la Boutière, l'exploitation locale d'un mauvais anthracite, mais elle est surtout enrichie par l'agriculture, l'élevage et le commerce des bois.



Les Belledonne vers des crêtes du Lac Blanc.

Les seigneurs de Laval tenaient autrefois une place notable dans la



Panorama de la Grande Lance d'Allemagne.

noblesse
du Dau-
phiné, et
l'on voit
un reste
de leur
ancienne

influence dans la rési-
dence d'un notaire attaché à cette vallée. Près du village se trouvent
les ruines d'un manoir ayant appartenu au baron de Gordes, gouverneur
du Dauphiné lors du massacre de la Saint-Barthélemy, et qui s'honora par
sa résistance aux ordres de la cour.

La vallée de Laval a dû jadis une certaine notoriété au peu d'élévation
du seuil qui la termine sur l'arête de partage des eaux. Avant le dévelop-
pement intensif des routes carrossables, le Pas de la Coche était traversé
par un chemin muletier, seul passage

praticable pour les bêtes
de somme en-
tre l'Oisans
et la vallée

du Grésivaudan,
en dehors de la
route de la Ro-
manche. Ce tra-
jet, qui pouvait

être beaucoup plus court suivant la destination, était alors très fréquenté,
et les gens du pays ne manquent pas de vous y montrer, proche de l'ha-
bert du Muret, une Pierre du Mercier, tumulus absolument analogue
comme forme et comme origine traditionnelle à celui que nous avons si-
gnalé dans la Combe des Crozets, sur le chemin de la Coche de Vaudaine.

Il paraît même établi qu'une voie romaine du réseau secondaire pas-
sait par cette dépression, et reliait ainsi la voie militaire de l'Oisans et les



Belledonne
vu du
Pas de la Coche.

exploitations des mines de Brandes à la grande voie de Tarantaise (route du Petit Saint-Bernard, *Je Alpe Grôid*) et aux camps retranchés et entrepôts de *Granarium* (Aprémont) et de *Vivarium* (Viviers), dont l'importance assurait la stabilité et le ravitaillement de la domination romaine.

Moins bien entretenu depuis que les grandes routes en ont détourné le commerce, le chemin muletier de Pas de la Coche ne sert plus guère qu'aux bergers et aux touristes, et il est peu probable qu'il voie jamais se prolonger jusqu'à lui la route carrossable qui de la plaine monte à Laval.

Entre Laval et Brignoud, on remarque encore une grande bâtisse, ancienne maison forte, le château du Mas, aujourd'hui résidence du directeur des usines, et l'on y saisit ainsi sur le vif la transformation qui fait passer de nos jours aux mains des manufacturiers la puissance qui était jadis l'apanage des barons de la féodalité.





Montagnes des Sept Lacs.

VI

ALLEVARD-LES-BAINS

Allevard et son histoire. — L'usine métallurgique et la station thermale. — Saint-Pierre-d'Allevard et Morétel.

Au contraire d'Uriage, qui n'a dû son existence ancienne et moderne qu'à ses eaux, Allevard ne s'est découvert que récemment des eaux minérales aux vertus curatives.

Très ancienne petite ville, et même ville fortifiée, Allevard a perdu le souvenir de sa naissance, et comme les titres les plus reculés qui la concernent ne remontent pas fort loin dans la suite des temps, de nombreuses conjectures, la plupart fort ingénieuses, se sont fait jour sur sa fondation et sur sa première histoire.

L'Album du Dauphiné se fait l'écho d'une tradition qui attribuerait aux moines de Cluny, après la création du prieuré de Domène, le défrichement de ce fertile plateau et le premier établissement à Saint-Pierre-d'Allevard.

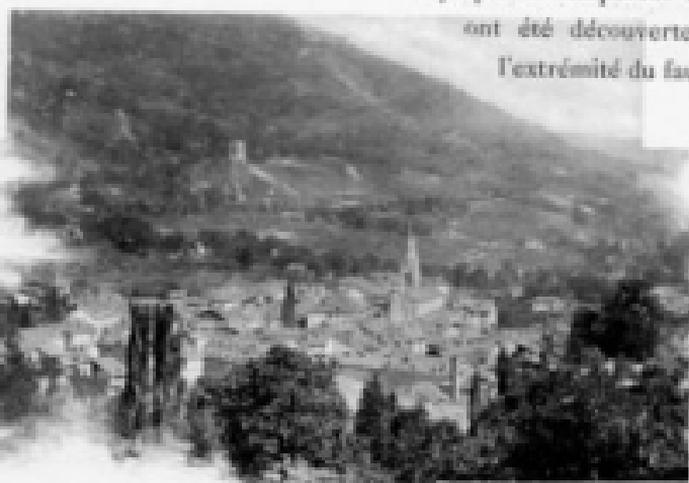
Une opinion défendue avec un grand luxe d'arguments par M. Fauché dans son *Mémoire* sur les invasions des Sarracins,

Prunelle



attribue à leur occupation vers le X^m siècle et à la langue arabe l'origine du nom de Al-var, de Bréda, Veyton, Gleyzin, de Theys, naguère écrit Te-ber, et ferait remonter à leur extermination les noms de Grand-Charnier, au pied duquel se seraient entassés leurs cadavres, et de Bramefarine (Bramafam) sur lequel ils auraient été assiégés.

Mais il est constant que plusieurs médailles ou monnaies romaines, de l'époque de l'empereur Trajan, ont été découvertes vers l'extrémité du faubourg



Vue générale d'Allevard

de Reclus, et on trouve la mention de *Aravardum* dans le testament du patrice Abbon, en 739, de *Alavardum* dans une charte de 1107, et de *l'Ecclesia Sancti Marcelli de burgo Alavare* à la même époque (Cartulaires de Saint-Hugues). Laissons donc de côté la langue arabe, puisque l'*Aravardum* d'Abbon précède de plus d'un siècle les incursions sarrazines dans notre pays, et en rapprochant ce nom de celui d'un village voisin, Arvillars, dont l'étymologie est incontestée, nous admettons très volontiers pour Allevard l'origine conforme à l'aspect physique et à la situation des lieux de *Alta vallée*, la haute vallée.

En tous cas, nous rentrons dans le domaine de l'histoire avec le compte rendu d'Amblard de Briord, chatelain d'Allevard et bailli de Graisivaudan,

qui, sur l'ordre du dauphin Humbert II, fit réparer et fortifier en 1348 les murailles et les portes de la ville d'Allevard et murer la porte Rossigniol (Valboonnais, tome II, page 538).



Le dictionnaire de Guy Allard nous apprend qu'à cette époque plusieurs gentilshommes y faisaient leur séjour et qu'on y comptait huit maisons fortes en 1339. Il n'entre point dans le cadre de cet ouvrage de

retracer les vicissitudes de la petite ville d'Allevard, qui paraît cependant avoir été relativement indemne des ravages que les guerres de religion exercèrent sur le Dauphiné. Les deux châteaux qui la dominaient tombèrent en ruines, ses murailles furent abattues, et toute son activité se concentra sur l'industrie du fer que lui facilitaient les abondants gisements de minerais de ses alentours. En juillet 1751, le pays d'Allevard fut érigé en comté en faveur de M. de Barral, propriétaire des hauts fourneaux et martinets, qui s'y était fait bâtir une superbe résidence. La famille de Barral vendit au commencement de ce siècle son domaine à M. Champel, qui le céda à M. Giroud, alors receveur général à Grenoble, des mains duquel il passa à la Société industrielle qui a donné à l'exploitation de l'usine et des mines le développement qu'elles ont atteint aujourd'hui.

Les gisements de fer spathique que recèlent les montagnes d'Allevard ont été con-



nus depuis une époque fort reculée. Du compte rendu d'Amblard de Briord, auquel nous avons fait allusion ci-dessus, il résulte qu'en 1342, ce minerai était transporté en Savoie où l'on en faisait de la fonte. Les Chartreux en faisaient venir pour leurs usines de Fourvoirie. Plus tard, un

haut-fourneau s'établit à Allevard, et la fonte qu'il produisait était employée aux fonderies de Saint-Gervais ou aux aciéries de



Usine métallurgique d'Allevard

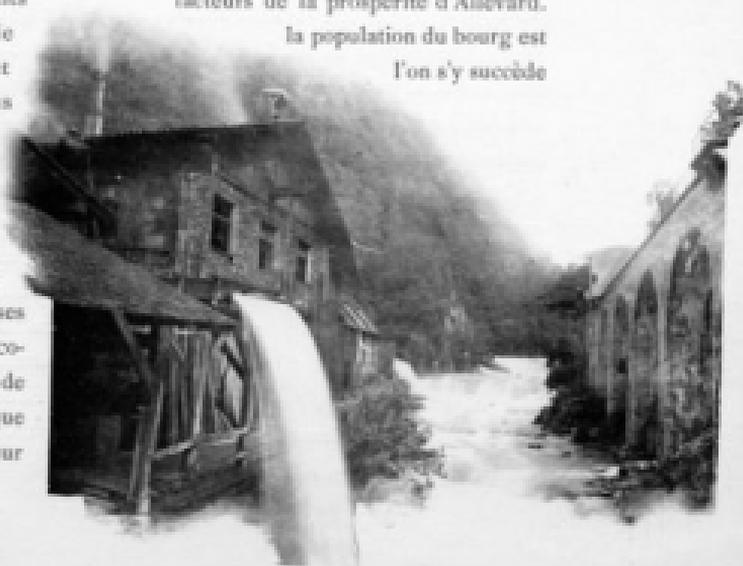
Rives. Ce fut au milieu du XIX^m siècle que, sous l'active impulsion de M. Eugène Charrière, fondateur et directeur de la Société métallurgique, commença de s'organiser auprès du haut-fourneau l'usine qui en manufacture les produits. Acierie, fabrique de ressorts, affinage et coulage de l'acier, taillanderie, etc., toutes les branches de l'industrie du fer sont maintenant traitées dans le vaste établissement dont l'incessante activité constitue l'un des plus puissants

facteurs de la prospérité d'Allevard.

Une grande partie de employée à l'usine, et de père en fils sous une administration paternelle qui ne recrute sa main-d'œuvre que dans le pays et s'efforce de développer chez ses ouvriers l'esprit d'économie et l'amour de la propriété. Presque tous possèdent leur

la population du bourg est

l'on s'y succède



Fabrique de ressorts

jardin et leur maison, et il en résulte une aisance et une stabilité, fondements de la richesse locale.

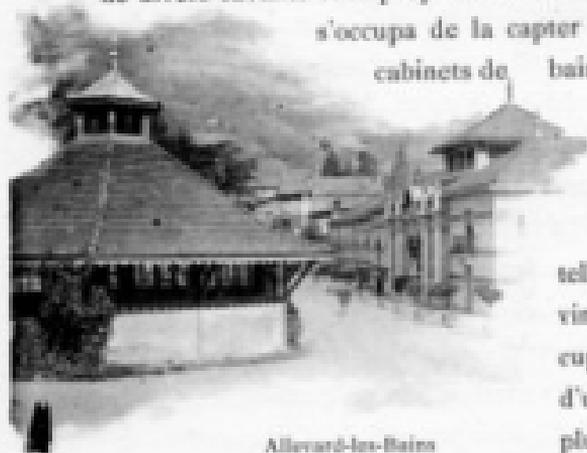
La petite ville, propre et élégante, avec son cadre de verdoyants coteaux, était toute désignée pour faire une station estivale. Ce ne fut pourtant que vers 1835, au moment où l'on commençait à s'occuper des eaux minérales de la région, que l'attention se porta sur une source, appelée *l'eau noire*, qui, à l'entrée de la gorge des usines, s'écoulait dans le Bréda.

L'eau fut analysée, elle fut l'objet de rapports favorables de la part de divers savants et le propriétaire des rochers d'où elle s'échappait

s'occupa de la capter et de construire quelques cabinets de bains à proximité. Ce fut ainsi

que naquit vers 1836 l'établissement thermal d'Allevard.

L'année suivante, d'intelligents capitalistes en devinrent acquéreurs, et ils s'occupèrent aussitôt d'aménager d'une façon plus agréable et plus confortable la station naissante. Le plus pressé était



Allevard-les-Bains

de sortir l'installation balnéaire de la gorge étroite et humide où elle avait pris naissance. Au sud de la petite ville, au centre de la vallée et bien exposé aux bienfaisants rayons du soleil, s'étendait un plateau aussi salubre qu'agréable : ils y créèrent l'établissement et, dessiné en jardin bientôt animé par les principaux hôtels qui se construisirent en bordure sur son pourtour, ce plateau devint le parc dont on admire aujourd'hui les ombrages.

Ces deux sources de richesses, l'usine métallurgique et la station thermale, vivant auprès l'une de l'autre, sans se nuire grâce à la disposition du terrain, se complétant au contraire pour la distraction des uns et le confort des autres, ont donné un puissant essor à la prospérité d'Allevard, qui compte aujourd'hui une population de près de 3000 habitants. Des tissages de soie, des scieries, et diverses manufactures sont venues successivement

élargir la petite ville, qui débordait maintenant bien au delà des murailles de l'ancien bourg. Une seule chose entravait encore son commerce, c'était la difficulté des transports par l'ancienne route de Goncelin ; mais l'ouverture du tramway



Établissement des bains

de Pontcharra a levé cette barrière, et maintenant, tête de ligne d'un petit chemin de fer qui lui permet un écoulement facile de ses produits, Allevard est bien réellement la capitale de cette magnifique région des Alpes dauphinoises.

La vallée large et fertile que nous avons englobée sous la désignation de plateau d'Allevard se compose en réalité de deux vallons accolés, séparés par un seuil à peine perceptible. Celui

du Nord est le bassin du Bréda, et

la ville d'Allevard péricère : le vallon eaux s'écoulent par la gorge du principal le bourg d'Allevard.

qu'y avaient, aux des chroniques, de Cluny, a été nier, et l'on n'a clocher roman dessous de



Statue du Dr Nispea

en occupe la partie sud-meridional dont les près de Goncelin Fay a pour centre de Saint-Pierre-

Le prieuré premiers temps fondé les moines

détruit vers la fin du siècle de plus guère à y remarquer que le qui s'élève encore intact sur l'église restaurée.



Galerie de l'établissement

Entrée du parc



Après du flancs de la montagne se voient les de la Roche-Com-1554, et de sa void'Acquin. L'and'Allevard se fai-grande route de et de Goncelin.

localité que l'on quittait jadis la route de la vallée du Graisivaudan, puis plus tard la ligne du chemin de fer P.-L.-M. et que l'on s'élevait par une chaussée large et bonne, mais aux pentes quelque peu rapides, pour atteindre le bassin supérieur.

Vers



Place du Marché

de Jacques de Mailles, le reproche, vient nous poé-masure qui fut le château tramway éloigne main-yageurs de Morétel et resque gorge du Fay que lement le industriel de lurgique-vée, qu'avait sante société du



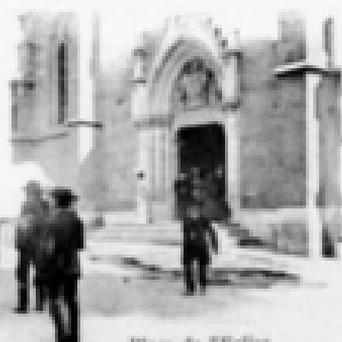
La place publique

bourg et sur les tagne de Brame-ruines du manoir miers avec la date sine la Tour cien accès sait par la Saint-Pierre

C'est à cette dernière

le haut de la montée on touchait d'abord le vil-lage de Morétel, espacé sur les rives du ruis-seau du Fay et dominé par son vieux château, aujourd'hui complètement délabré. Là encore, comme partout dans cette région, se rencontrent des souvenirs féodaux, et le seigneur de Mo-rétel fut en 1173 l'un des fondateurs de la Chartreuse de Saint-Hugon, que nous visiterons bientôt. Un peu plus loin, le touchant souvenir

Loyal Serviteur du Chevalier sans peur et sans



Place de l'Église

tiser la lourde de Mailles. Le tenant les vo-de cette pitto-parcourt scu-chemin de fer l'usine métal-Cette ligne pri-étalée la puis-Creusot alors

qu'elle
était
pro-



Gare d'Alleverd

priété des mines,

a fait retour avec toutes les autres instal-

lations à la Société des Hauts Fourneaux et Forges d'Alleverd, mais elle n'est point ouverte au transport des voyageurs.

C'est sur le territoire de Saint-Pierre-d'Alleverd que sont maintenant concentrées les exploitations du minéral naguère disséminées un peu partout dans ces montagnes si riches en filons métal-

lifères. Trois plans inclinés

successifs s'élèvent pres-

que jusqu'au sommet de

la montagne de la Taillat,

et amènent le produit des

galeries et des puits d'extraction

au grand entrepôt de Champ

Sappey, d'où la voie ferrée de l'usine

les transporte jusqu'au

haut-fourneau. Ces aménagements de l'industrie n'ont

en rien altéré le paysage charmant de la vallée d'Alle-

verd, et c'est un spectacle enchanteur, lorsque l'on peut

obtenir la permission de prendre place sur l'un des wa-

gons qui remontent vides, de voir peu à peu s'enfoncer

sous vos pieds ce riant plateau avec ses cultures

et ses moissons, de dominer insensiblement la

croupe boisée de Bramefarine, et de contempler

l'horizon grandissant qui s'étale jusqu'aux

montagnes de Savoie, d'une part, et jusqu'à

celles qui entourent Grenoble.

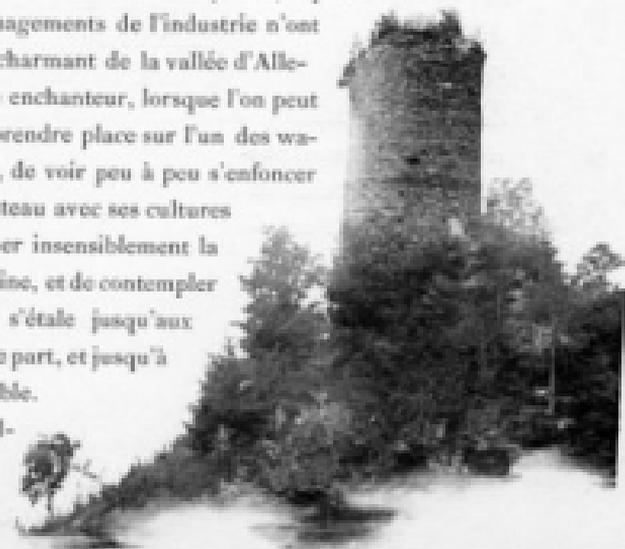
La montagne de la Tail-

lat, à laquelle s'arrête l'as-

cension, vers l'altitude de



Arrivée d'un train



La tour d'Aquin

1200 m., fournirait un emplacement merveilleux pour une station climatique, et au milieu de ces forêts splendides, sur une croupe ondulée qui ne présente aucun abrupt et va insensiblement en se relevant jusqu'aux sommets de la Belle Etoile, nul doute que des hôtels d'été n'attirent comme en Suisse une abondante clientèle.



Le Château de Mailles.

En attendant qu'une intelligente initiative vienne mettre en valeur une situation si appropriée, le parcours de cette montagne favorisée est une promenade qu'on n'a plus à recommander aux plus ingambes des hôtes d'Allevard, et qui est toujours au commencement de la belle saison l'excursion préférée des touristes grenoblois. Au sortir même d'Allevard un chemin un peu raide s'élève rapidement au travers des châtaigneraies, profite entre les cultures des ombrages des bosquets, et épuisant au début toute la peine de la journée, amène en moins de deux heures à un belvédère d'où l'œil plonge dans la vallée de la Ferrière, scrute la combe de Veyton, et caresse tous les pics de la grande chaîne. De là le promeneur n'a plus qu'à suivre l'arête de la montagne dont la pente est des plus douces : bientôt sorti de la forêt, il découvre la plaine du Graisivaudan dans son entier, les montagnes de la Chartreuse, et au Sud, dans le lointain, celles



Maison forestière à la Tallat.

du Vercors et du Villard de Lans. Au travers des myrtilles, des bruyères et des rhododendrons, il parvient sans s'en douter au Signal du Grand Rocher, et au Col du Merdaret, et il peut à volonté et avec une égale facilité, descendre sur la Ferrière ou sur le village de Theys, d'où une bonne route, desservie d'ailleurs par une voiture publique, le ramène à Tencin, sur la ligne du P.-L.-M.

La montée par les plans inclinés, ou le séjour à la Taillat, supprimant la côte du débet, quelle promenade idéale ne serait-ce pas que cette « flânerie sur le boulevard » en présence du généreux et vivifiant spectacle de la belle nature ?

Plus qu'au Revard, plus qu'au Marais d'Uriage, un hôtel de séjour, simple et modeste, à la Taillat rendrait d'inappréciables services aux prisonniers du travail, aux évadés des grandes villes et à leurs familles.



Un faucheur.



VII

ENVIRONS D'ALLEVARD

*Le Bout du Monde. — La Tour du Treuil. — Le Belvédère de Bramefarine.
— La Chartreuse de Saint-Hugon.*

Ce plateau d'Allevard, composé de deux vallons accolés, forme un long berceau orienté du Nord au Sud entre les contreforts boisés de la chaîne des Alpes dauphinoises à l'Est et le mamelon allongé de Bramefarine qui le sépare à l'Ouest de la vallée du Graisivaudan. Vers ce seuil si peu marqué qui le divise à quelques pas d'Allevard et au contact même de la petite ville, les contreforts se trouvent entaillés par



une fente étroite et profonde qui donne passage aux flots tumultueux du Bréda.

C'est cette gorge, qu'à courte distance on a peine à deviner, qui recèle tous les éléments de prospérité d'Allevard.

Au début, quelques maisons s'y insinuent encore, sorte de faubourg accolé à la paroi méridionale, et fort curieusement surmonté par les arches hardies du viaduc qui sert au chemin de fer industriel de l'usine.

La dernière de ces maisons, entourée d'un enclos, est bâtie sur l'emplacement où suintait l'eau noire : c'est la buvette, que l'on a renoncé à transporter à l'établissement thermal, l'eau étant beaucoup plus propre pour l'usage interne à son point d'émergence.

En face de la buvette, de l'autre côté du Bréda, reliée à la route par un pont pittoresque, s'étage l'usine des ressorts, et du détour bientôt atteint jaillit la vue de l'usine métallurgique, avec le bâti de son haut fourneau, ses grandes cheminées, ses toits superposés, dominés par les verdure plongées des pentes boisées qui l'enserrent.

De chaque côté de la gorge s'évadent des chemins que nous retrouverons bientôt, mais si étroitement enclavée que paraisse l'usine, la profonde fissure du Bréda est accessible encore quelques centaines de mètres en amont, et c'est là que se trouve la merveille admirée des baigneurs sous le nom de Bout du Monde.

Dans ce repli que les eaux jaillissantes du torrent emplissent d'une humidité constante, la moindre saillie de roche se couvre d'une exubérante végétation. On entre dans l'enclos réservé, moyennant une faible rétribution perçue au profit de l'Hôpital d'Allevard, et l'on se trouve bientôt sur les bords mêmes du torrent, où le fracas étourdissant



Vue de l'Usine des ressorts.



Usine des ressorts.



Les cascades.

de l'eau bondissant de roc en roc couvre tous les autres bruits. Un pont élégant sur une petite cascade amène à la rive droite, puis quelques lacets permettent d'arriver au barrage d'où part la conduite forcée qui fournit aux besoins de l'usine.

Ici c'est bien réellement le Bout du Monde :
 le Bréda impétueux baigne le pied des grands
 rochers à pic,
 sans bal-

et sans ailes ou
 lon, il est im-
 possible de
 s'avancer plus
 avant. Par
 un beau
 jour,
 quand la
 lumière
 de midi



Le pont du Bout du Monde.

vient ensoleiller le fond de la gorge et faire étinceler les mille gouttelettes



Vue d'amont
en aval avec le pont.

suspendues à toutes les feuilles, on jouit en cette retraite d'un spectacle incomparable, et le contraste de ce désert avec, si prochaine, l'activité enfiévrée de l'usine, dispose à la rêverie les âmes les moins contemplatives.

De chaque côté de cette gorge s'élevaient autrefois des châteaux féodaux dont les ruines mêmes ont disparu. Mais en face, sur les premières pentes de Bramofarine se dresse un débris vénérable, encore robuste malgré sa vieillesse, la Tour du Treuil. Sa forme massive et carrée, sans aucun sacrifice à l'ornement ou à l'architecture, montre bien son origine reculée. A-t-elle vu les Sarrazins? A-t-elle retenti de leurs hurlements de triomphe, puis de leurs cris de détresse? Il est impossible de le dire, mais les chartes les plus vieilles auxquelles on puisse remonter mentionnent son existence comme une chose bien connue et déjà ancienne. Peut-être est-ce là le pendant à cet autre débris fameux, la Tour sans Venin, déjà en ruines au X^m siècle. Mieux conservée toutefois, et logeant un escalier dans



La tour
du Treuil.

l'épaisseur de ses murailles, la Tour du Treuil, d'où l'on jouit d'une fort belle vue sur Allevard, son plateau, les montagnes et les glaciers qui le dominent, est encore le cellier d'un vignoble important et la résidence d'été d'une famille grenobloise.

En s'élevant au-dessus de la Tour du Treuil, une promenade fréquentée des baigneurs amène sans grands efforts au sommet de Bramefarine (1214 m. d'altitude), que sa situation intermédiaire entre le plateau d'Allevard et la vallée du Graisivaudan gratifie d'un panorama merveilleux.

Un chalet rustique s'est bâti à quelques mètres en-dessous de la cime, et l'appétit de l'ascension aidant, on y déjeune fort bien en présence d'un tableau où tous les plans successifs, depuis la verdure ombragée jusqu'aux glaciers de l'horizon, présentent un égal intérêt. Mais ce n'est pas toujours pour le panorama que l'on affronte les fatigues (?) de l'ascension : c'est souvent pour l'ivresse de la descente. Les pentes de la montagne sont si régulières et si douces que les paysans ont organisé au travers des prairies une véritable piste de ramasse, où ils descendent à la course dans des traîneaux garnis de branchages les promeneurs enchantés. Le vent de la



Vue prise de la tour du Treuil.

course dérange bien quelque peu les chapeaux et les frisures, mais les émotions n'y sont pas si terribles que le dit Alphonse Daudet, dans son *Numa Roumestan*, et les culbutes, rares d'ailleurs, finissent toujours dans un éclat de rire. La glissade de Bramefarine est le rêve de toute la folle jeunesse des estivants d'Allevard, tandis que les gens sérieux font la descente à pied, mais le spectacle n'est pas moins gai

quand quelque grosse maman se livre aux délices de la ramasse.

Plus sérieuse et un peu plus longue est l'excursion à la Chartreuse de Saint-Hugon. Le chemin qui y conduit suit d'abord à partir de la gare la route de Pont-charra, puis, au premier croisement, il prend à droite, et laissant la voie du tramway, s'élève un peu sur les bords relevés du plateau pour



Chalet de Beaumefarine.

passer à la Chapelle-du-Bard, village renommé par ses eaux-de-vie de cerisessauvages, véritables *kirsch* embauvés qui rappellent ceux de la Forêt Noire.



Chapelle-du-Bard.

De la Chapelle-du-Bard, les piétons montent à Montgarin et, franchissant un contrefort du Grand Charnier, arrivent au

vieux pont du Diable, sur le Bens, et de là à Saint-Hugon.

Les breaks contournent la montagne par Pont-de-Bess, village mixte animé par ses taillanderies, remontent au bourg populeux d'Arvillars, avant-garde de la Savoie, et pénètrent dans le val forestier de

Saint-Hugon par une belle route qui longe



Vue d'Arvillars.



Chartreuse de Saint-Hugon.

la rive droite
du Bens.
Après un tra-
jet fort inté-
ressant dans
une sombre
sapinière, on
débouche ra-
pidement sur
la brillante
clairière où
s'étendait na-
gère la

vieille Chartreuse (827 m. d'altitude). Toute description est ici superflue, car l'on sait avec quel sentiment de la nature et quel amour du pittoresque sauvage et romantique les fils de Saint-Bruno avaient choisi leurs retraites. Au milieu de ce long corridor de forêts, compris entre les contreforts des Grands Moulins au Nord et ceux du Grand Charnier au Sud, les religieux pouvaient se livrer en paix à la prière, loin des bruits des humains. On se fera une idée de l'ancienne inaccessibilité de cette gorge quand on saura qu'elle est encore le dernier asile des bêtes sauvages dans nos montagnes, et qu'on y tue tous les ans ou tous les deux ans quelque ours aventuré hors de son repaire.

C'est en 1173 que s'emplace la fondation de ce couvent, attribuée par erreur à Saint-Hugues, décédé déjà depuis longtemps, et qui se rapporterait, d'après M. du Boys (Vie de Saint-Hugues), à l'évêque de Jean de Sassenage. Elle fut le résultat d'une donation



Bâties des forges de Saint-Hugon.

faite à cette date aux Chartreux par Hugues d'Arvillars, sa femme, son fils et vingt autres seigneurs du voisinage. Les concessions faites aux Chartreux de Saint-Hugon leur furent confirmées en 1219 par le dauphin Guignes André, et les destinées de cette maison furent plus paisibles que celles de la maison

mère. Cependant le cloître primitif tombé en ruines fut remplacé en 1675 par une construction plus vaste et plus belle, où l'emploi du marbre comme pierre d'ornement atteste l'aisance de la communauté.

Cette aisance leur permit en 1707 d'affecter une de leurs dépendances à l'hospitalité des Moniales de Prémol dépossédées par un incendie, mais elle attira l'orage et fut la cause de la destruction presque complète du couvent. Lors de la Révolution, quand les Chartreux furent obligés d'abandonner leur demeure, les habitants du voisinage s'y prêtèrent au pillage, et la rage destructrice de ces vandales fut telle qu'une aile seule du bâtiment put être conservée.

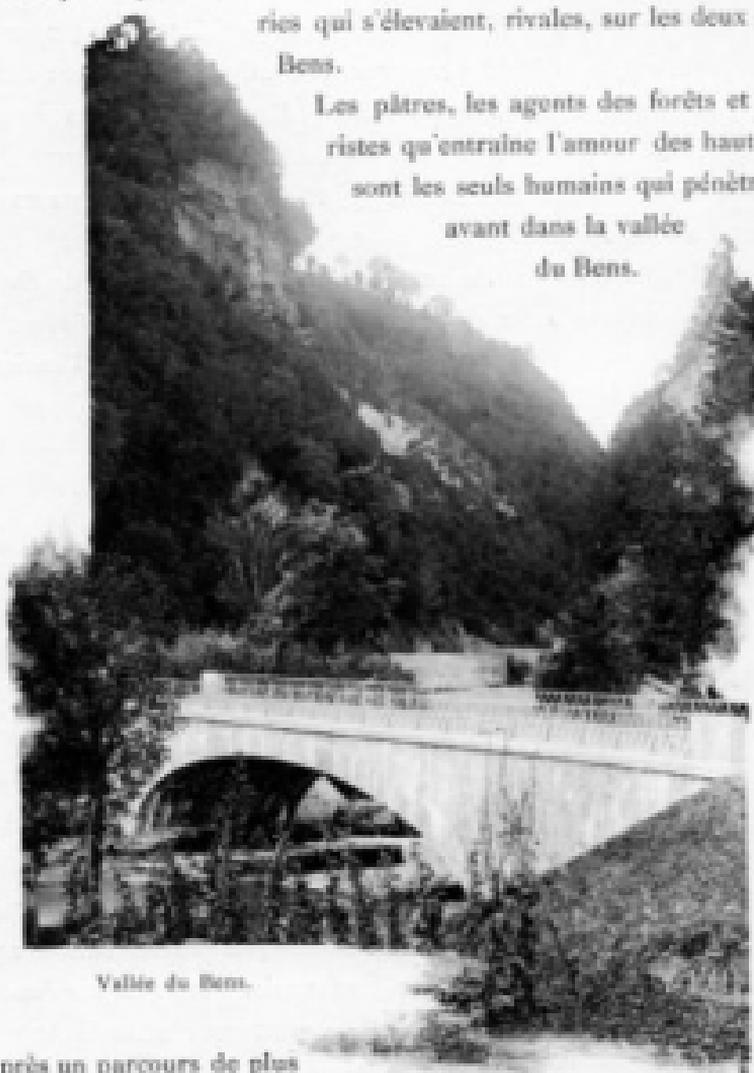
Restaurée depuis, elle sert d'habitation au propriétaire actuel de l'ancien domaine des moines, et les visiteurs peuvent y recevoir l'hospitalité, mais quelques pans de murs, une sorte de plan du cloître, une longue allée de charmilles et quelques beaux arbres sont tout ce qui reste de l'ancienne Chartreuse du val de Saint-Hugon.



Gorges du Benx.

En remontant encore quelques minutes la gorge dans un décor d'un pittoresque imposant, on arrive aux ruines des anciennes usines et fonderies qui s'élevaient, rivales, sur les deux rives du Bens.

Les pâtres, les agents des forêts et les touristes qu'entraîne l'amour des hautes cimes sont les seuls humains qui pénètrent plus avant dans la vallée du Bens.



Vallée du Bens.

Après un parcours de plus de deux heures au travers d'une des plus opulentes forêts de nos pays, ils arrivent aux pâturages supérieurs qui forment un vaste cirque, et dont le nom de Prasnouveau indique l'origine lacustre. Tout autour se dressent les géants de cette partie des Alpes dauphinoises : au fond, au-dessus d'un beau glacier, source première du Bens, sont les dentelures du Grand Clocher

du Frêne (2808 m.), dont le revers opposé s'écoule en Savoie, dans la Maurienne et dans la vallée du Glandon. Au Nord les pentes abruptes du Grand Miceau et des Grands Moulins ou Roche de Saint-Hugon (2497 m.) séparées par le col de la Fraîche encerrent la combe que dominant au Sud les cimes de la Grande Bourbière et du Grand Charnier. C'est un paysage grandiose et sauvage, jusqu'où devait pousser sans doute autrefois le Spacieux des Chartreux de Saint-Hugon et que n'a point encore envahi le courant des promeneurs.

L'ancienne limite de la France et des Etats de Savoie partageait cette vallée et, descendant du Col du Frêne, sur lequel se voit encore l'ancienne



borne de granit portant sculptées, d'un côté, la Fleur de lys et, de l'autre, la Croix de Savoie, elle suivait le cours du Bens jusqu'à son confluent avec le Bréda. Aujourd'hui, les besoins du service forestier ont tracé, sur l'une et l'autre rive, deux chemins à chars qui se réunissent aux chalets de Pranouveau, et, à défaut de l'une des splendides ascensions qu'offre son cirque de montagnes, c'est une promenade trop peu connue et trop peu pratiquée que la charmante tournée du vallon de St-Hugon, montant par une rive et revenant par l'autre. Et quelle joie si l'on pouvait y découvrir une empreinte d'ours, de l'un de ces pauvres et inoffensifs ermites qui y ont leur dernière retraite !



VIII

LES SEPT LAUX

La haute vallée du Bréda. — La Ferrière et le Curtillard. — Le plateau des Sept Laux. — La montagne Ahymée.

Allevard, bâti sur un endroit où le torrent sort haute chaîne, forme le montagnaise et les co-

La vallée supérieure le caractère alpestre au

Sur cha-
vant de l'usine

gique,
ce un che-
la forte

les nom-

cets permettant de s'élever au-dessus des escarpements qui ferment le Bout du Monde.

Sur la rive gauche est le vieux chemin qui grimpe en droite ligne au travers des taillis groupés au revers de la Taillat. Une bonne demi-heure de rude montée amène au petit plateau des Ayettes où se trouvent quelques maisons, et de ce point on jouit d'une vue merveilleuse sur la vallée du Veyton, gorge agreste et sauvage creusée sur la rive droite par un affluent du Bréda, et sur les hauts sommets, le Grand Charnier, la Grande Bourbière, qui en dominent l'origine. Encore un court trajet en ligne presque

étranglement de la vallée du Bréda, à des premières assises de la point de contact entre la région teaux de la plaine.

qui s'ouvre au delà présente plus haut degré.

que rive, au-de-

métallar-
commen-

min dont
rampe ou

breux la-



Poules à la Ferrière.

horizontale et le décor change. C'est maintenant la vallée du Gleyzin qui s'offre à vos regards, avec le beau glacier à l'épaisse tranche bleue qui donne naissance à son torrent, avec les noirs Rochers de Chermelon qui la ferment, avec la dent aigüe de Puy Gris, et les âpres contreforts des Rochers de Gleyzin et de la montagne du Haut-du-Pont qui l'encadrent au Nord et au Sud.

De là une courte descente conduit bien vite au riant village de Pissot, où commence véritablement la vallée supérieure.

A droite au contraire, la route de la Ferrière, neuve il y a quelques années, maintenant dépassée en confort par une nouvelle route qui va au



Vallée du Veyton

vue des Ayettes.

loin vers le Nord se ménager un grand lacet, la vieille route alors dirons-nous, trace ses zigzags capricieux au travers des taillis et des châtaigneraies, rejoint la nouvelle au petit plateau de Panissières, pénètre profondément dans la sombre gorge du Veyton pour franchir le torrent, et revient sur Pissot, par un ravissant trajet sous bois où l'on cotoie à chaque instant d'immenses dalles, jadis polies par le frottement des anciens glaciers.

Pissot, au confluent de la vallée principale du Bréda et de celle du Gleyzin, à l'issue de l'étranglement des gorges, se trouve placé dans une situation ravissante. Ses maisons étagées entre la route et le Bréda semblent se presser au pied de la vieille église, toutes parsemées d'arbres et de ver-



deux, et quelques estivants d'Allevard viennent déjà y chercher une vie plus simple et un contact plus intime avec la nature. La proximité de divers filons de minerais de fer avait jadis fait installer à Pinsoot deux petits hauts fourneaux, qui depuis ont été absorbés par l'usine d'Allevard.

De Pinsoot jusqu'au fond de la vallée, jusqu'au pied des montagnes des Sept Laux, s'étend un vaste plateau large, salubre, bien aéré, parsemé de villages, de maisons et de granges, encadré entre de noires forêts de sapins que dominant de ci de là des pics rougeâtres à la cime couronnée de neiges. C'est un spectacle doux et reposant, et rien dans nos pays ne rappelle plus vivement ce type de paysage gracieux que l'on attribue si volontiers à la vallée suisse. A l'altitude moyenne de 900 mètres, bien abritée contre les vents du Nord, rafraîchie par le voisinage des cimes et l'air des torrents, la vallée de la Ferrière, si bien nommée de son minéral, est un véritable sanatorium qui commence à compter de fidèles visiteurs.

A défaut du bourg principal, la Ferrière, mal placé d'ailleurs dans une dépression du plateau, qui n'a pas su s'approprier et qui a affaibli ses rues (?) de noms ridicules, le Grand Thiervoz avec un petit et propre hôtel de famille, et surtout le Curtillard avec son grand Hôtel des Bains, sont assiégés de voyageurs dans la belle saison, et souvent les grimpeurs des hautes pointes voisines, avec l'attirail encombrant de leurs sacs et de leurs piolets, éprouvent quelque peine à s'y caser.

Car tout le monde ne vient pas au Curtillard seulement pour se reposer en face du tableau en-



Le pont de Pinsoot.



La Ferrière.

chanteur que forment les pâturages du Fond de France encadrés par les cimes rocheuses de la Belle Etoile. Beaucoup rayonnent en d'incessantes excursions à tous les pics, à toutes les crêtes si bien disposées à portée de ce centre favorisé, et la grande majorité tient surtout à faire l'excursion classique des Sept Laux.

Longue et rude pour ceux qui ne sont pas des marcheurs entraînés, l'excursion des Sept Laux a d'abord cet

attrait
fascinateur
et banal,
qui se re-
trouve dé-

terminant en toutes les stations de touristes, près duquel on sé-

Mais elle a
et son véritable



Chalet des Rambouades.

de la visite aux sources du torrent
journe.

aussi son grand charme
enseignement, car
elle livre successive-
ment la connaissance
approfondie de





toutes les régions
de la montagne.

Vue du Fond de France, prise du Cartillard.

Les premiers pas sont charmants, alors qu'au milieu des cultures, on

cotoie en le remontant le Bréda assagi, les yeux fixés sur cette barrière du fond de la vallée



Le Cartillard.

qui grandit à mesure que l'on s'avance et qui découvre à droite et à gauche de nouvelles perspectives à chaque pas. A gauche surtout, on voit se dérouler et comme s'enfoncer le vallon sauvage qui pénètre dans la Combe Madame et remonte au Col de la Croix, et on distingue de mieux en mieux, grandiose et puissante, la haute cascade du Pissou par laquelle se projette d'un seul jet l'écoulement des lacs, le Bréda naissant.

Mais c'est à droite que l'on tourne et l'on semble d'abord s'enfoncer dans le



L'escalier de l'Hôtel du Cartillard.

paisible vallon de pâturages qui remonte aux Fanges et à Fond de France, dans les replis de la Belle Étoile. Puis arrive la montée, rapide, longue, la tête dans le sac comme disent les guides, car la forêt nous entoure et, sauf par de rares éclaircies, cache toute vue. Aussi n'est-ce qu'une joie de plus quand, l'éperon boisé surmonté, on débouche dans les pâturages et on arrive à ce chalet de Gleyzin, si bien placé pour commander d'un côté la perspective de toute la vallée du Bréda, de l'autre l'entrée sauvage dans la région de la haute montagne.

Et maintenant, sur un chemin que les efforts de la Société des Touristes du Dauphiné ont amélioré et sauvegardent chaque année contre les avalanches, on se hisse au pied de la noire et surplombante Roche de Pindley ! Encore un effort : au-dessus de la baraque pompeusement nommée le Chalet des Deux Ruisseaux, et après avoir repassé sur la rive gauche du torrent, on gravit encore un ressaut le long d'une cascade étalée, et l'on parvient enfin au seuil de ce long et large corridor, de ce plateau alpestre où dorment les lacs. Le premier qui s'offre à la vue, c'est le lac de la Motte, avec sa presqu'île allongée ; on laisse à droite le lac Noir, on longe l'interminable lac Cotepen, et l'on arrive enfin au point culminant, au lac de Cos ou du Col, sur les bords duquel on atteint le chalet-hôtel de la Société des Touristes, tenu depuis sa fondation par la famille Baroz.

C'est là qu'on peut se reprendre et contempler à loisir l'étrange et sauvage nature au centre de laquelle on se trouve transporté.



Cascade du Pissou.



Chalet de Gleyzin.



En montant aux Sept Laux.

niveau du plateau présente bien des lignes hardies qui attestent l'ossature de la roche en place; mais partout quand vous l'accédez, même au sommet du Rocher Blanc, à 2931 m. de hauteur, vous la trouvez couverte de débris. L'action dissolvante des agents atmosphériques est impuissante à expliquer cet amoncellement de pierres :



Le chalet des Deux Raisonnés.

nécessairement nous sommes en présence des vestiges, des témoins muets de quelque grand cataclysme, de quelque colossal



Petit Lac.

effondrement que n'a point connu l'histoire.

Et pourtant, il en est resté quelque chose dans la mémoire confuse, dans la tra-

13



Lac de la Motte.



Lac Cotsen.

dition. Je n'en veux pour preuve que ce nom que donnent obstinément à cette région les anciens cartographes : la Montagne Abymée, tout en lui consacrant un espace et des détails exagérés pour ses dimensions (carte de Jodocus Hondius à Amsterdam, vers 1600, et postérieures).



La tradition était le principal élément d'information de ces géographes qui, comme nous l'avons indiqué dans nos *Montagnes de la Grande Chartreuse*, figuraient encore en 1690 le lac Saint-Laurent, vidé en 1219, et le lac de Chartreuse qui n'existait déjà plus en 1084.

Chalet-Hôtel des Sept Laux.

Quel beau pic de granit, sans doute point culminant de la chaîne, s'est donc *abîmé* sur le plateau des Sept Laux, faisant si longtemps retentir la mémoire des hommes ?



Sur les bords du lac de Cos.

Quoi qu'il en soit, dans cet immense écrasement, se



Arrivée au lac de Gos.

sont creusées çà et là un certain nombre de dépressions qui retiennent les eaux et en forment ces fameux sept lacs, ces Sept Laux, qui sont plus nombreux encore. En montant d'Allevard, on en a vu quatre, et encore a-t-on laissé le lac Carré dans un repli de la Belle Etoile. A un niveau supérieur à celui du plateau principal, vers 2400 m. d'altitude et au pied de la Pyramide, le lac Blanc ne se dégarnit de glaces que pendant peu de mois de l'année,

et si l'on veut continuer au Sud la traversée du plateau et aller chercher en Oisans la descente de la Cheminée du Diable, on visite encore le lac Jeplan, le lac de la Corne et celui de la Sagne. Les Sept Laux sont donc au moins neuf et, avec un peu d'attention, on en trouve facilement treize.

Mais qu'importe! grâce à ces eaux, une végétation bâtive s'empare dans la belle saison du moindre interstice des pierres, et ce paysage d'une grandiose désolation, si magiquement encadré entre ses hautes cimes, s'en anime et s'en adoucit.

Bien que l'une d'elles porte le nom intimidant de Pyramide Inaccessible, toutes ces dentelures sont abordables, et le Rocher Badon, son voisin le Rocher Blanc (2931 m.), la Pyramide Inaccessible (2917 m.), la crête



Descente du Rocher-Blanc



Montée du Rocher-Blanc.



Le Banard.

de l'Agnelin, la Pointe des Eustaches (2725 m.), le Banard (2495 m.) à l'Est, les deux cimes de la Belle Etoile (2727 et 2731 m.) à l'Ouest, reçoivent fréquemment la visite des touristes. Les deux plus fréquentées, les deux plus merveilleuses par leur panorama sont la cime (2727) de la Belle Etoile et le Rocher Blanc, le point culminant du massif, le Rocher Blanc surtout qui à l'attrait de la traversée d'un petit glacier anodin et du col de l'Amianthe (un nom gracieux bien employé) joint l'avantage de permettre une descente variée dans la Combe Madame.



Panorama du Rocher-Blanc.

A toutes ces émotions de la grande montagne, joignez le charme peu banal d'une flânerie en bateau, d'une partie de canotage sur la « Zô » le bateau de Baroz, et l'attrait gastronomique des truites du lac, et vous ne vous étonnerez plus de l'affluence qui se presse au chalet des Sept Laux et chasse souvent de leurs

lits plusieurs nuits de suite dans la belle saison le sympathique gérant et sa famille. N'oublions pas non plus le légendaire pêcheur, le vieux Chavot, qui approvisionne deux fois par semaine les principaux hôtels d'Allevard.

Le plus souvent les baigneurs d'Allevard ou les estivants du Curtillard montent aux Sept Laux, y couchent au chalet et redescendent le lendemain



Vue de la Belle Etoile.

par le même chemin, ayant parfois agrémenté leur excursion des panoramas de la Belle Etoile ou du Rocher Blanc. Mais ce plateau superbe qui constitue le nœud, le point de suture des deux chaînes de notre massif, n'est point un entonnoir fermé, et avec un peu plus de peine, il est vrai, mais avec une infinie variété de jouissances, on s'en échappe dans toutes les directions. Par l'issue méridionale, la plus naturelle, on suit de cascades en cascades l'écoulement des lacs Jeplan et de la Sagne, et l'on va par la vallée de l'Eau d'Olle, en contournant la base orientale de Belledonne, rejoindre la route du Bourg d'Oisans. Au travers de la grande chaîne, chaque dépression est un col, col du Buard, de l'Agnelin, des Eustaches, de l'Amianthe,

qui tous amènent dans les riantes prairies de la Grande Maison, au bassin originaire de l'Eau d'Olle entre notre chaîne et les contreforts des Rousses, et permettent de rejoindre les pittoresques vallées des Villards ou des Arves en Maurienne par les cols du Glandon ou de la Croix de Fer.

Enfin, en contournant la Belle Etoile, au Sud par les cols de la Vache



Sur la terrasse du Chalet des Sept Lacs.

et de la Coche, au Nord par le col du Merdaret, on regagne par des trajets où se déroulent de nouvelles beautés, la vallée du Graisivaudan à Brignoud ou à Tencin.

Ce sont là les jouissances du touriste avide de mouvement et de spectacles renouvelés. Mais c'est peut-être au contemplatif et au recueilli que les Sept Laux offrent le plus de charmes, et bien peu de ceux qui passent une nuit au Chalet de la Société des Touristes échappent à leur intime et pénétrante émotion. Le soir, lorsque le soleil déclinant laisse peu à peu l'ombre envahir chaque repli du plateau, lorsque la lumière pas à pas refoulée recule jusqu'aux hautes cimes, une tristesse faite de son isolement étrecint d'abord l'âme du touriste brusquement arraché à l'atmosphère agitée des villes. Beaucoup s'y dérobent en se précipitant à l'intérieur du chalet; mais celui qui persiste après la chute du jour sent bientôt cette tristesse se fondre en une immense impression de calme et de délassement. Face à face avec la grande montagne, il apprécie l'harmonie de l'oeuvre du Créateur, et si la clarté si douce de la lune vient encore métamorphoser ce paysage, il passe par toutes les gammes de la poésie alpestre.

A la seule montagne des Sept Laux, il faudrait consacrer un volume, et encore ne parviendrait-on pas à en rendre l'infinie variété.



Chalet le plaisir.



IX

LA CHAÎNE PRINCIPALE

Les hautes crêtes. — Pey Gris et les pics du Gleyzin. — Le Grand Clocher du Frêne. — Le Grand Charnier.

La vallée du Bréda, découlant du plateau des Sept Laux dans la direction du Nord, se trouve courlée à l'Ouest par le principal plissement de la Belle Etoile, et ne touche à l'Est que les contreforts de la grande chaîne fragmentée par de nombreuses vallées secondaires. La haute crête qui court au Nord avec des inflexions assez sobres, plonge directement à l'Est ses pentes abruptes jusqu'au fond de la Maurienne, mais c'est par des gradins savamment ménagés, par des chaînons de longueurs variables, qu'elle s'abaisse vers la vallée de la Ferrière, c'est par cinq sillons principaux qu'elle écoule ses eaux dans le Bréda, et naturellement chacune de ces combes forme un accès commode pour scruter ses replis.

Le Cartillard doit une grande partie de sa vogue à l'heureuse situation qui l'a placé à proximité de deux de ces sillons.

Le premier, en suivant la pente des eaux, est ce vallon de la Combe Madame, dont le confluent à l'altitude de 1033 mètres, avec la cascade du Pissou, écoulement des Sept Laux, et avec le ruisseau de Pleynet descendu de la Belle Etoile, par le Fond de France, forme la véritable source du Bréda. La végétation arborescente expire au début de la combe qui se continue par de gras pâturages, asile de nombreux troupeaux.

Les habitants du pays fréquentent volontiers cet itinéraire pour aller à l'origine du vallon franchir la haute crête par le col



de la Croix (2558 m.) et communiquer ainsi avec la populeuse et riche vallée des Villards. Il y a peu d'années, une jeune montagnarde était victime d'une chute de pierres à quelques mètres du col. Quant aux touristes, on les voit le plus souvent dans la Combe Madame descen-



Les cirques d'Argentière



Le Lac Noir.

dant par

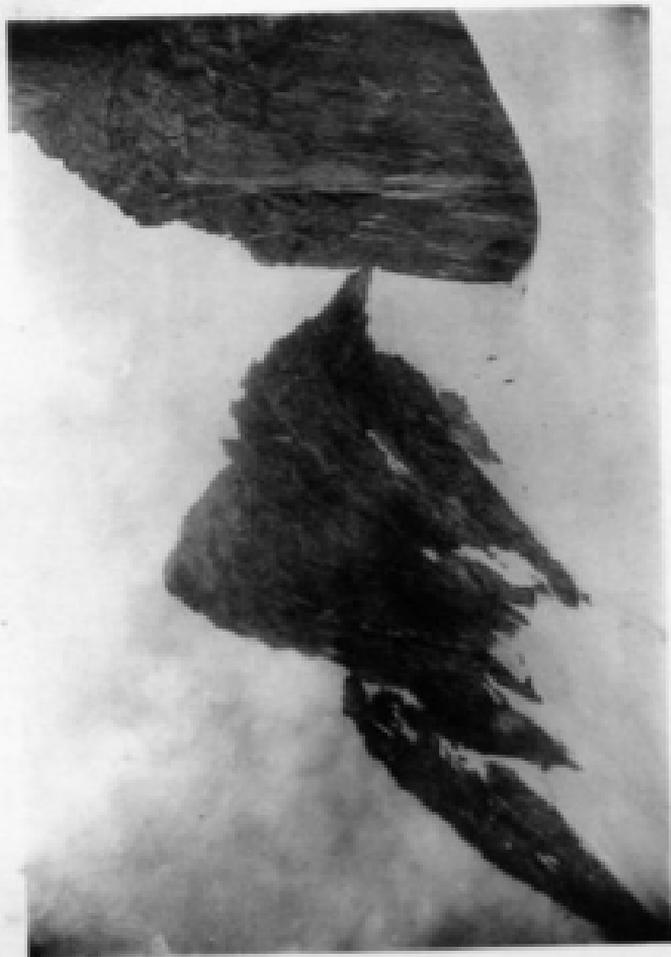
la face Nord
du Rocher Blanc,

quelquefois aussi se rendant aux Aiguilles de l'Argentière, difficiles escalades de rochers, mises à la mode par MM. de Marcieu et Dulong de Roisnay, plus rarement se dirigeant vers le Bec ou le Roc d'Arguille, jadis nommés Grande Valloire et Aiguille Equard. Ces sommets reculés, d'un accès laborieux, et dominés par leurs voisins, le Rocher Blanc et le Puy Gris, n'offrent



Les banquettes du Lac Glacé.

BELLEROUSE ET LES SEPT LAUX



VUE DE PUY-GRIS



Vue prise du
Col de Las Glacié
vers Valloires.

pas de panoramas bien tentants; en revanche, ils recèlent encore quelques chamois.

L'autre vallon, moins prononcé et moins pittoresque, est de beaucoup le plus fréquenté: c'est le vallon de Valloire, et s'ouvrant presque à la porte

de l'hôtel, il est le chemin le plus usité pour l'escalade de Puy Gris.



Eperon du Puy-Gris en Maurienne.

Tiré depuis peu d'années d'une obscurité absolue,

Puy Gris (3906 m.),

le second en hauteur des pics de notre massif, a dû sa renom-

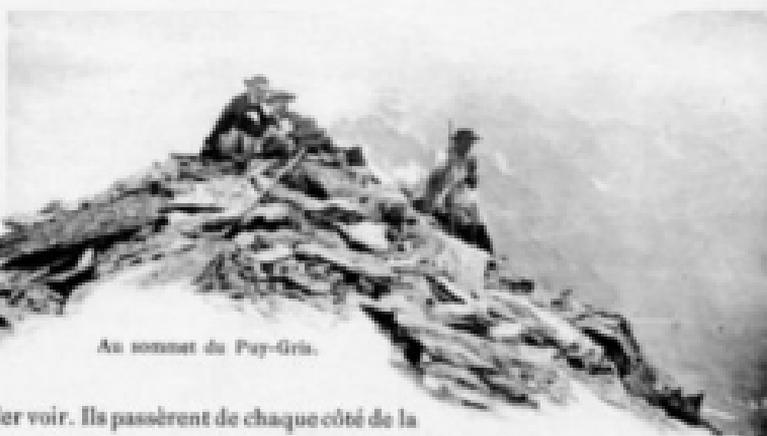
mée locale à une certaine réputation d'inaccessibilité, que venait soutenir une apparence assez terrifiante. Savamment exploité par un guide avisé qui



Vue du Col du Lac Glacé
vers le vallon de Gleyzin.

s'en faisait des revenus, son histoire s'est racontée pendant deux étés aux veillées des touristes : il y était question d'une certaine tour, un *gendarme*, que l'on ne pouvait contourner, il y avait une descente à la corde comme un ballot entre les mains d'un robuste guide, il y avait surtout la forte étrenne, récompense bien due par les *mobis* si heureux d'un exploit en passe de devenir légendaire.

Elle était bonne, mais elle fut courte : un beau jour, quelques camarades déterminés partirent pour y aller voir.



Au sommet du Puy-Gris.

Ils passèrent de chaque côté de la fameuse tour, et ouvrirent jusqu'au sommet deux routes faciles au lieu d'une. Découronné de son auréole, Puy Gris n'en a pas moins dû à sa belle propreté, à son panorama étendu, au grand caractère de ses abords, de conserver une vogue qui amène chaque année sur sa cime un certain nombre de touristes gersoblois et de baigneurs d'Allevard.

Un peu en dehors de l'arête principale, à laquelle il se trouve relié par une selle de glace d'un bel effet, Puy Gris, quoique projeté en Mauricienne, a l'avantage d'être à proximité de l'origine de deux vallons, et la manière la plus agréable d'en faire la visite est d'y monter par le vallon de Valloire pour

en descendre par Gleyzin.



Glacier de Gleyzin.

Ce vallon de Gleyzin est celui que nous avons admiré des Ayettes et qui débouche au-dessus de Pinsot. Largement ouvert, encore un peu boisé, ce vallon a l'avantage de montrer à ses visiteurs un beau glacier suspendu qui en tapisse tout le pourtour à l'origine, et qui laisse de temps en temps tomber de son épaisse tranche bleue d'émouvantes cascades de séracs. Du plateau de ce glacier, atteint d'Allevard en cinq heures de laborieuse montée, on peut rayonner à droite vers Puy Gris qui se montre par une écharcure, à gauche vers le Pic de Gleyzin, qui permet de jeter un coup d'œil

au Nord sur des replis rarement soupçonnés, au milieu vers les beaux rochers de Chermelon ou Pointe du Grand Glacier (2876 m.), qui malgré leur aspect rébarbatif se laissent gravir partout.

On monte à Puy Gris en raison de son ancienne réputation et de son panorama, à la



Vallon de Gleyzin.

Pointe du Grand Glacier pour le plaisir de l'escalade, mais on monte au Pic de Gleyzin pour les régions curieuses qu'il nous permet de scruter.

Nous sommes ici dans le dédale le plus secret de notre massif, et si bien l'entrée de la vallée du Veyton, sombre, profonde et boisée, présente quelque apparence mystérieuse, on est loin de se douter des déserts reculés auxquelles elle peut conduire, des épanouissements auxquelles elle peut atteindre. Si loin qu'il en paraisse, derrière les avancées du Haut du Pont et du Pic de Berlinge, le Pic de Gleyzin est à cheval sur la vallée de Gleyzin et sur l'origine de celle du Veyton.

L'explorateur qui quitte au pont du Veyton la grande route de Pinsot et de la Ferrière, s'enfonce d'abord dans une gorge obscure, profondément creusée entre ces deux chaînons qui sont le Grand Charnier et le Haut du



Cirque de Merlet.

Pont. Pendant plus de deux heures, il chemine dans la forêt, passe au chalet de la Chevrotte et près de galeries d'où se tirait naguère un minéral orbiculaire fort intéressant, puis il arrive en présence d'un brusque dénivellement qu'il faut escalader par une pénible grimpe de vingt-deux lacets, dénommé par l'esprit gaulois des paysans la montée de *Tire... quoi!*

Au haut de la montée, les pentes qui vous enserraient s'écartent et l'on se trouve au seuil d'un vaste cirque, fragmenté en compartiments, autour duquel s'étale une partie importante de la haute chaîne.

A gauche, vers le Nord, par le plan de Jérusalem, — un souvenir des Croisades, sans doute, — vous touchez aux pentes du Grand Clocher du



Le Col du Merlet.

Frêne (2808 m.), qui donne par son autre versant sur la vallée du Bens; en face de vous s'échancre le Col du

Merlet, passage assez fréquenté vers la Maurienne; un peu à droite, voici la cime

bizarre des Pattes, le col des Fontaines, puis le passage de Folmarie ou du Roi Martre, le Roc de Villonet et, tout à fait à droite, la base du Pic du Gleyzin. C'est un monde où les bergers de Provence et leurs troupeaux jouissent d'un repos bien rarement troublé.

Nous savons que le cinquième vallon secondaire, le cinquième écoule-



Le Grand Clocher du Frêne.

ment de la grande chaîne est le vallon du Bens, dont nous avons parlé à propos de Saint-Hugon, mais le chaînon qui sépare la vallée du Veyton de celle du Bens doit retenir encore un moment notre attention.

Détaché de la grande chaîne à l'ample cime du Grand Clocher du Frêne,

qui dut à son merveilleux panorama d'être choisie en 1822 pour l'une des stations de sa triangulation par la commission austro-sarde pour la mesure d'un arc du parallèle moyen, ce chaînon, après des dentelures qui portent les noms de Grande Bourbière et de Petit Crozet, vient se terminer au-dessus d'Allevard par le pic fréquenté du Grand Charnier. Des ombrages du parc, où flânent les baigneurs, on voit la tête rocheuse du Grand Charnier s'empourprer sous les feux du soleil couchant, on en parle et on y va. Dans les ascensions des estivants d'Allevard, le Grand Charnier tient la seconde place, après les Sept Laux et avant Puy Gris, et de fait son panorama justifie cette vogue. Qu'on le prenne par les pâturages du Collet, par le col de Glaran ou par celui de la Bourbière, le trajet qui y conduit n'est pas très intéressant, de tous côtés la grimpe est rude, mais sa position en dehors de la chaîne et comme suspendue au-dessus de la vallée, lui assure une vue des plus étendues. Le retour peut s'en faire par les admirables forêts de Saint-Hugon que l'on gagne par le col de la Bourbière, et c'est alors une heureuse diversion à la monotonie de l'ascension.

L'usage ne s'est pas encore établi à Allevard, comme à Chamonix ou à Champéry, de faire partir des boîtes à l'apparition du touriste sur la cime, il n'y a pas même encore de télescope pour se repaître à loisir des efforts du grimpeur et pouvoir lui reprocher d'avoir manqué d'élégance en s'essuyant le front, mais le monsieur qui descend du Grand Charnier avec une botte de rhododendrons en fleurs, fait néanmoins bonne figure le soir à la table d'hôte : on le regarde, on l'envie, et on l'imité. Peu importe le motif ! la





Rue de la Rochette.

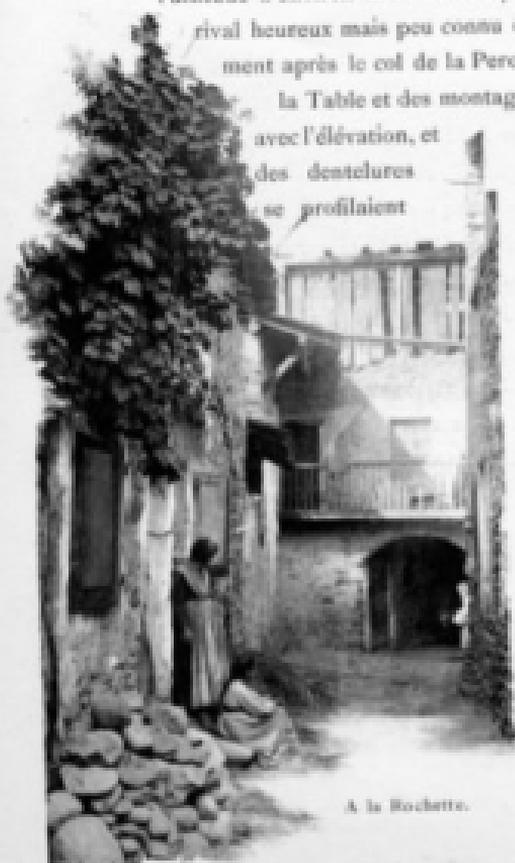
vanité peut, elle aussi, servir d'initiation à la montagne, et plus d'un y sera allé par amour-propre, qui y prendra goût et deviendra l'un des fervents de la belle nature.

Au Nord du cirque du Bens, la haute chaîne qui s'est maintenue à l'altitude d'environ 2500 mètres jusqu'au belvédère des Grands Moulins, rival heureux mais peu connu du Grand Charnier, s'abaisse brusquement après le col de la Percho, et s'étale aux croupes herbeuses de

la Table et des montagnes d'Herbariétan. Ici, la nature change avec l'élévation, et des dentelures se profilaient

au lieu des puissants rocs granitiques, ferrugineux qui depuis les Sept Laux hardiment sur l'horizon, nous ne trouvons que les molles ondulations de collines qui nous rappellent le Jura.

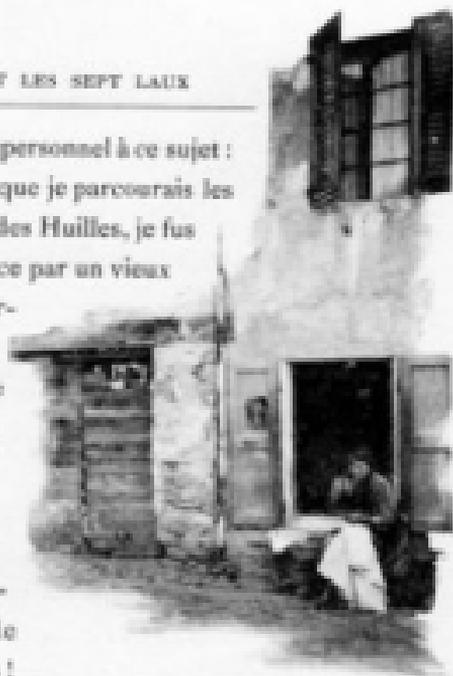
C'est un autre genre de beauté qui serait encore bien prisé s'il était plus connu. Mais la vallée du Bréda, l'accès de la ville d'eaux qui amène chaque année une troupe renouvelée de promeneurs et d'oisifs, s'est éloignée de la chaîne, et maintenant celle-ci n'a plus à sa base que la riche vallée agricole de la Rochette, avec son affluent, le vallon des Huilles. Ici, chacun vaque à ses affaires, et nul, sauf les bûcherons ou les bouviers qui ne la présentent que pour ses richesses, ne songe à



A la Rochette.

fréquenter la montagne. Un souvenir personnel à ce sujet : un jour, il y a quelque vingt ans, alors que je parcourais les bois charmants qui dominant le vallon des Huilles, je fus apostrophé avec une rude bienveillance par un vieux montagnard qui, ayant à sa grande surprise appris que je me promenais pour mon plaisir, me tança vertement en me recommandant le travail : ce flâneur que j'étais ne lui disait rien qui vaille !

Aussi ne cherchez nulle part de détails sur les jolis bois du Cocheron, sur les prairies du Pontet, sur le belvédère du Bourget-en-Huille, sur le col de Montgilbert, vous n'en trouverez pas ! Mais allez prendre vos renseignements sur place ! D'un côté, vous avez pour point de départ cette plantureuse vallée de la Rochette, où chaque maison est flanquée d'un cellier de choix ; de l'autre, vous tomberez dans cette Maurienne antérieure qui n'est qu'un verger continu et qui a pour capitale Aiguebelle ! Aiguebelle où Henri IV séjourna au siège du fort de Charbonnières, et où le vertueux Sully lui-même vantait la beauté des femmes ! Elles n'ont point encore dégénéré, nos gentilles Mauriennes d'Aiguebelle, et à la fin d'une bonne journée de promenade, il n'est point désagréable de contempler un joli visage en sablant le bon vin du pays. Demandez-le plutôt aux braves troupiers qui montent crânement la garde autour du fort de Montgilbert, la martiale couronne du dernier renflement de notre chaîne !



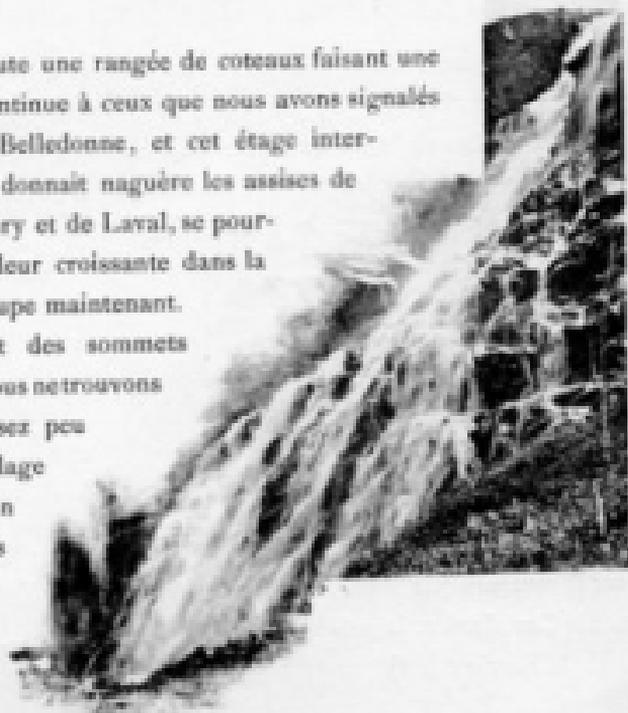
SOUVENIRS D'AUTREFOIS. — THEYS ET LES ABRETS. — TENCIN ET PONTCHARRA.
LES TOURS DE MONTMATEUR.

Le château de Bayard.

Si la haute chaîne de notre massif plonge directement à l'Est dans la Maurienne, ce n'est que par les contreforts de la chaîne inférieure de la Belle Etoile qu'il s'abaisse jusqu'à la plaine du Graisivaudan.

On y trouve toute une rangée de coteaux faisant une suite naturelle et continue à ceux que nous avons signalés pour le massif de Belledonne, et cet étage intermédiaire qui nous donnait naguère les assises de Revel, de Saint-Mury et de Laval, se poursuit avec une ampleur croissante dans la partie qui nous occupe maintenant.

En descendant des sommets de la Belle Etoile, nous ne trouvons qu'une terrasse assez peu marquée, mais le village qui s'y loge porte un nom redouté dans l'histoire des convulsions de notre vallée. Les



Adrets ! le terrible baron huguenot qui, le sourire aux lèvres, forçait ses prisonniers à se précipiter du haut d'une tour, celui qui pilla Grenoble et qui saccagea la Grande Chartreuse, avait là son manoir, et dans les ruines informes qui en demeurent on montre encore une cheminée où l'adversaire



Les pâturages du Merdaret.

de Maugiron a peut-être chauffé ses jambes au retour d'une de ses sanglantes chevauchées.

Tout au bas de la montagne, le village de Froges, longtemps inconnu, doit une prospérité grandissante à l'usine qu'y a installée une des plus importantes fabriques françaises d'aluminium.

A la terrasse des Adrets succède, vers le Nord, le large, riche et riant bassin de Theys, un verger de plusieurs milliers d'hectares. Au pied du col du Merdaret, par lequel il communique avec le Curtillard et la vallée de la Ferrrière, relié par



Vue de Theys.



Le château de Tencin.

le facile et bas col du Barioz au plateau de Saint-Pierre-d'Allevard, le pays de Theys, avec ses forêts et ses moissons, est le pays agricole par excellence. Doit-il aux Sarrazins son origine et son nom, jadis orthographié Te-bez ? Était-il autrefois appelé Tedex, comme le portent de très vieilles cartes ? Ses archives ne remontent pas si loin, et sa belle humeur, son activité au travail, n'en sont pas altérées. Une particularité

à Theys, et qui pourrait jusqu'à un certain point élever un argument en faveur d'une vieille coutume arabe : les noms patronymiques des descendants se forment par la juxtaposition des noms des ascendants, et l'on en possède généralement trois. Bouchet-Bert-Manos, Pouchot-Camos-Gandorme, Dalban-Moreynas, etc., ne rappellent-ils pas bien les Si-Ahmed-ben-Omar, les Mohamed-Said-Hamou et autres de nos possessions africaines ?

Une bonne route carrossable rattache cet heureux pays à la plaine, où elle débouche dans le populeux village de Tencin. Tencin, qui n'est pas très rapproché de l'Isère, bien que de fervents étymologistes veulent le faire dériver de *tennis sinus*, petit port, n'est remarquable que par son histoire et son château, mais, ici, il nous faudrait des volumes.

A la même époque où la famille des Alleman fondait sa seigneurie d'Uriage, celle des Aynard s'installait à Tencin. Aussi actives, guerrières et envahissantes, ces deux maisons furent bien vite aux prises et les annales du moyen âge en Dauphiné sont remplies de leurs conflits. C'est une branche de cette famille des Aynard qui porte aujourd'hui le nom de Monteynard et qui possède le beau château moderne issu au commencement du XVIII^e siècle des ruines de l'ancien donjon féodal. Entre temps, les Guérin de Tencin y ont régné, et non sans



Allée du parc de Tencin.

gloire, car ils ont donné à la France le politique cardinal de Tencin et la belle Madame de Tencin, à l'existence si mouvementée, la mère du philosophe d'Alembert.

Tant de sobriété va surprendre, mais il est de cet ouvrage de sacrifier l'histoire à la nature, et voilà que précisément derrière ce somptueux château à la Mansard, s'étend un parc aux belles eaux, ombragées de beaux arbres, et que ses allées attirantes nous invitent à parcourir. Mais la montagne se rapproche de droite et de gauche, nous entrons dans un défilé rétréci où la lumière ne pénètre plus que par une fissure du plafond, les eaux si pai-



Ruines du château de Bayard.

sibles tout à l'heure deviennent torrentueuses : nous sommes dans le Bout du Monde. Un chemin artistement tracé sur la rive droite permet de remonter de rapides en rapides l'étroite gorge, dont les détours nous isolent du monde des vivants : encore une escalade facilitée par une rampe scellée au rocher, et nous sommes au fond d'un puits, en présence d'une magnifique cascade qui projette d'un seul jet tous les écoulements du vaste bassin de Theys. Moins exubérant de végétation que le Bout du Monde d'Allevard, le Bout du Monde de Tencin est plus émouvant encore : on s'y sent plus perdu et l'impression de recueillement est plus profonde, c'est une véritable chartrreuse où le soleil pénètre rarement.

Ces merveilles appartiennent à un grand seigneur qui en permet facile-



Rapides du Bout du Monde.

ment la visite. Remercions-le de les entretenir, car sans sa protection tutélaire, l'avidité industrielle s'en serait bientôt emparée, et à Tencin comme à Domène, le Bout du Monde serait envahi et dénaturé par les usines.

De Tencin, une transition, ménagée par les souvenirs du passé, nous ramène à Pontcharra. De la petite ville moderne, industrielle et usinière, nous ne reparlerons pas, mais à quelques centaines de mètres au Sud, non loin de la tour récente, élevée par les R. P. Chartreux à la mémoire de Saint-Hugues d'Avalon, se dressent encore sur un mamelon quelques pans de murs qui sont les restes du Château Bayard, et de même que nous avons

à Mailles donné un souvenir au Loyal Serviteur, nous ne pouvons passer sous silence le logis où naquit son preux Chevalier.

C'était à l'époque où le Dauphiné s'était couvert de manoirs et de maisons fortes, où nous en comptons huit sur le seul plateau d'Alleverd, et où les forces vives du pays, en contact plus intime avec la terre, y puisaient cette foi vibrante de patriotisme qui devait faire la grandeur de la France. Dans ce manoir, bâti en 1414, au lieu dit le Bayard, et dont les débris ne correspondent guère à l'idée de luxe qu'éveille en nous le mot de château, vivait en 1472 la noble famille Terrail, dont les membres avaient plusieurs fois versé leur sang sur les champs de bataille. C'est de là que sortit le second fils Pierre, qui, élevé d'abord auprès de son oncle Laurent Alleman, évêque de Grenoble, allait devenir le Chevalier sans peur et sans reproche, l'illustre Bayard qui *ralait* une armée, qui fut l'incarnation de la chevalerie dans ce qu'elle avait de plus noble et de plus vaillant, et qui devait mourir dans les plaines de l'Italie sous les premières décharges de l'artillerie naissante.

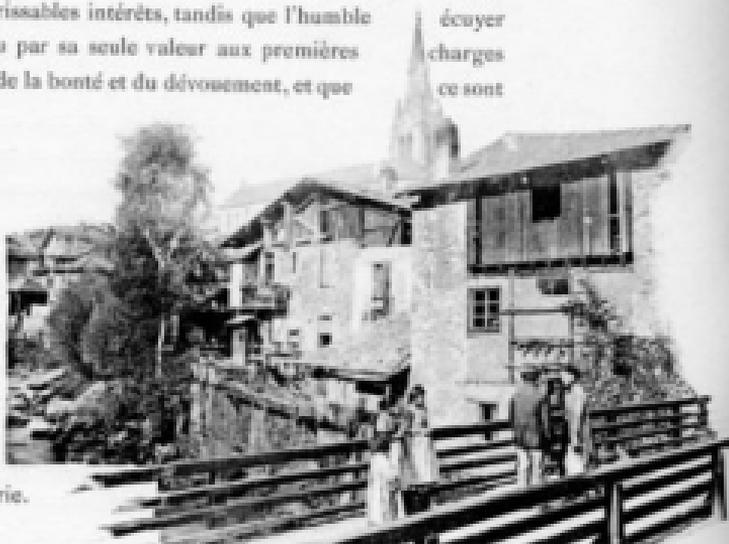
Du manoir qui abrita ses jeunes ans, il ne reste plus qu'une grande fenêtre à meneaux, qui donne sur une grange, et deux pans de murs, vestiges d'une vieille tour; une autre habitation, élevée tout contre, a vieilli à son tour et se trouve aujourd'hui en grande partie remplacée par une maison moderne. Ainsi passent les œuvres des hommes, tandis que la mémoire de Bayard continue de briller d'un éclat sans pareil. C'est que ces œuvres ne représentent que de périssables intérêts, tandis que l'humble

écuyer chargé de ces nobles tâches se sont les magnifiques mobiles qui dirigent l'humanité tout entière et rayonnent sur son avenir. Si elles ne disent plus grand'chose aux yeux, les ruines du

Château Bayard sont le pèlerinage de l'esprit de sacrifice et de l'amour de la patrie.

De l'autre côté de la gorge du Bréda, sur les pentes du Rillan, ce prolongement de Bramefarine, on remarque, non loin des eaux riantes du lac de Sainte-Hélène, un autre souvenir, mais moins pur et moins glorieux, des temps féodaux : ce sont les tours de Montmayeur.

Elles dépendaient, d'après la légende, d'un puissant château appartenant au comte Jacques de Montmayeur, quelque peu reître, à moitié soldat et à moitié bandit, qui justifiait amplement sa terrible devise : *Unguis et rostro*. Poursuivi devant le Parlement de Chambéry, il y fut condamné; mais à cette époque troublée, la main de fer de la justice avait parfois fort



Allvard — Pont sur le Bréda.



affaire à se faire obéir et les grands criminels pouvaient être fort redoutables pour les juges. Le comte de Montmayeur attira dans un guet-apens le président Guy de Fésigny, et lui fit trancher la tête. (Claude Genoux, *Histoire de Savoie*.)

Cette fois, l'horreur du forfait dépassait la mesure, et le duc de Savoie envoya ses troupes mettre le siège devant le château de Montmayeur. Le coupable châtelain put échapper par la fuite aux justes représailles qui le menaçaient, mais de son donjon emporté et rasé on ne laissa subsister que ces deux tours en ruines pour perpétuer le souvenir du crime et de son châtement.

Quoi qu'il en soit de la vérité de cette histoire, les tours de Montmayeur ont conservé dans le pays un sinistre renom. Perdues au milieu des bois, envahies par la végétation, on les montre de loin comme un épouvantail, et sur la côte aride du Rillan, elles n'ont à espérer aucun renouveau, aucune réhabilitation.

Ainsi, d'un bout à l'autre de nos montagnes, à côté de leur éternelle beauté, de leur verdure toujours nouvelle, se distinguent les souvenirs du passé qui viennent par une trame continue mêler l'histoire des efforts de l'homme aux transformations incessantes de la matière qui le supporte. Géants de la nature, héros parmi les hommes, ces sommets méritent notre étude et notre admiration. C'est de toutes ces choses si complexes qu'est fait l'amour de la patrie, et en terminant la description de ce lambeau de terre, qui a abrité Losdiguières et Bayard, de ce Graisivaudan, qu'ils ont tous deux aimé et défendu, nous nous prenons à espérer que notre essai n'aura pas été inutile, et qu'en faisant mieux connaître ce cher pays, nous l'aurons fait aimer davantage.

C'est à la jeunesse surtout, qui s'élève et qui nous remplace, que nous devons nous adresser : c'est elle, la sève et l'avenir de la France, qu'il faut amener à la montagne où elle trouvera à la fois un renouveau d'énergie morale et de santé physique. La montagne est l'école de toutes les sciences, elle est aussi l'éducatrice des volontés. Elle fait l'âme vaillante et généreuse, et si la marche invincible des idées, le mouvement de concentration extrême qui résulte de l'affinement de la civilisation, entassent de plus en plus dans les villes les hommes adonnés aux travaux de l'esprit ainsi que ceux qui se livrent au commerce et à l'industrie, c'est à la grande et belle nature des Alpes qu'il faut revenir, aux moments de loisir et de détente, puiser, comme aux sources mêmes de la vie, l'apaisement, le calme, le contentement intérieur qui nous rendent meilleurs et plus aptes à l'accomplissement de la tâche quotidienne.

C'est sans doute à sa proximité de la chaîne de Belledonne, aux incessantes excursions qu'y pousse chaque dimanche d'été sa virile et studieuse jeunesse, que Grenoble doit sa prospérité et la place qu'elle tient dans les cités laborieuses de notre belle France. Heureux serons-nous si la description pittoresque que nous venons d'en faire peut accroître encore cette fertile impulsion !

TABLE DES MATIÈRES

	pages
AU LECTEUR	4
AVANT-PROPOS.	
La montagne maïole de Grenoble. — La chaîne des Alpes dauphinoises; ses divisions	5
I. — LA VALLÉE DU GRANVACAN.	
Son origine, sa fertilité et sa beauté. — Les deux rives de l'Isère et leurs centres principaux. — Les chemins de fer. — Les tramways d'Uriage et d'Allevard	9
II. — URIAGE-LES-BAINS.	
Son histoire et ses transformations. — Le château des Alleman et la famille de Saint-Ferriol. — Vieille et le château de Lesdiguières	21
III. — ENVIRONS D'URIAGE.	
La Chartreuse de Prémol. — La Croix de Chamrousse. — La Pra et Bellefontaine	35
IV. — BELLEFONTAINE.	
Histoire de son ascension. — Les Trois Pics. — La bouille blanche, ses réservoirs, ses applications	51
V. — LES DIVERSES SOURCES DE BELLEFONTAINE.	
Domène et Revel. — La Pierre du Mercier. — Lancy et le val de Saint-Mury. — Le lac Blanc. — Laval et Brignoud. — Les châteaux et les usines.	61
VI. — ALLEVARD-LES-BAINS.	
Allevard et son histoire. — L'usine métallurgique et la station thermale. — Saint-Pierre-d'Allevard et Montbel	71
VII. — ENVIRONS D'ALLEVARD.	
Le Bout du Monde. — La Tour du Treuil. — Le Belvédère de Brametourne. — La Chartreuse de Saint-Hugon	81

VIII. — LES SEPT LAUX.	
La haute vallée du Bréda. — La Ferrière et le Carrillard. — Les Sept Laux. — La Montagne Alynée	91
IX. — LA CRAISE PRINCIPALE.	
Les hautes crêtes. — Puy Grés et les pics du Gleyrin. — Le Grand Clocher du Frêne. — Le Grand Charnier	103
X. — SOUVENIRS D'AUTREFOIS. — TRÈVE ET LES ADRETS.	
— TENCIS ET PONTCHARRA. — LES TOURS DE MONTMATHIEU. — LE CHATEAU DE BAYARD.	113

ERRATA

Page 40. — Dans la légende de l'illustration au lieu de : *Bains de Prémol*, — ensemble, — lire : *Bains de Prémol, vue d'ensemble*.

Page 89. — Dans la légende de l'illustration, au lieu de : *Vallée de Bana*, — lire : *Vallée de Bréat : Entrée des Gorges de l'Yve*.

Page 92. — Dans la légende de l'illustration, au lieu de : *Vallée de Veyton vue des Ayesnes*, — lire : *Vallée de Glogy vue des Ayesnes*.

Page 102. — Dans la légende de l'illustration, au lieu de : *Charet le pêcheur*, — lire : *Charet le pêcheur*.

Page 110. — La légende de l'illustration est : *Panorama de Grand Charvier*.

Page 110. — Ligne 27, au lieu de : *Chamonix*, — lire : *Chamonix*.

Illustration et Impression

— 11 —

SOCIÉTÉ ANONYME DES ARTS GRAPHIQUES

Genève

— 12 —

Reliefs photographiques

— 13 —

M. HENRI FERRAND, à GRENOBLE